

16
PAGES

L'EPATANT

5^c

Librairie OFFENSTADT

3, rue de Rocroy, 3

= PARIS (x) =

POUR LA FAMILLE

ABONNEMENTS

Seine et
Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Etranger..... 5 francs —

LE " PARE-CHOSE "



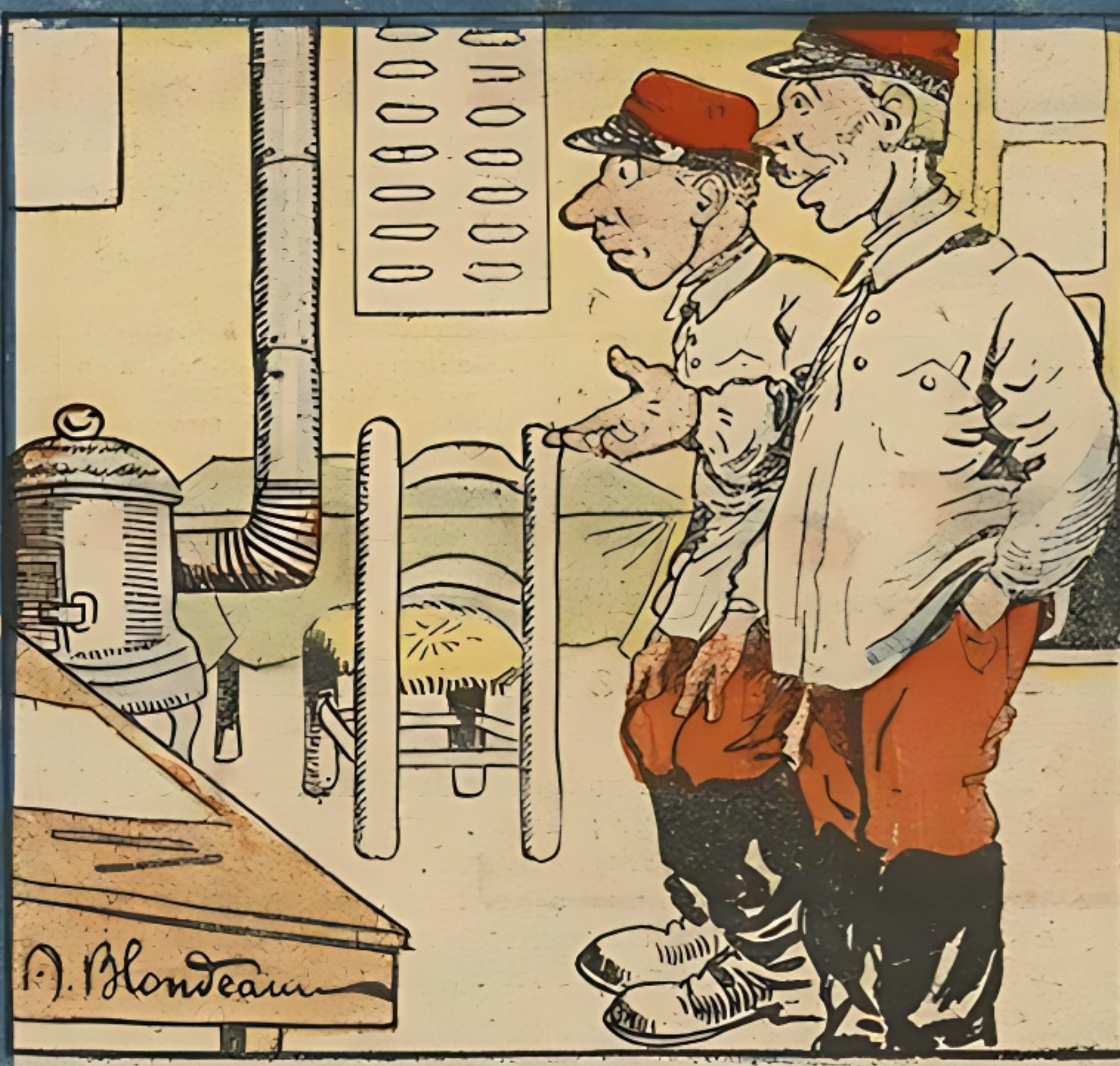
Quand Théophile Pilon arriva au 72^e dragons, chacun s'extasia sur son air superlativement idiot et dès le soir même il connut les douceurs du trala avec accompagnement de quart d'eau et polochons. Quelques jours après on lui donna un anodin.



... le fameux Lagoupille, célèbre au 72^e de l'armée pour ses aptitudes fumisteries. Lagoupille, dès qu'il eut arrosé comme il convient la sacro-sainte amitié qui devait l'unir à son hôte, lui dit confidentiellement :



« Dis donc, mon bleu, au fait, t'es t'y touché un pare-chose? — Un pare-chose?... quoi que c'est? — Comment! t'es dans la cavalerie et t'ignores ça? Tu sais donc pas que les chevrons, c'est pas comme les gens... ça n'a pas le sentiment des convenances, et dame, ça laisse quelquefois échapper des bruits comme qui dirait... pas réglementaires. »



« Alors on touche un « pare-chose » en arrivant? Attends, j'ai bien l'intention d'avoir un « amène-toi avec moi ». Et Lagoupille ammena son bleu dans le bureau du maréchal des logis-chef qu'il avait abruté. « Tiens! dit-il hypocritement, le chef qui y est pas! Ça fait rien... j'en vois un là qui fera la rue Michel. »

(Voir la suite page 2.)



Et, prenant le tuyau acoustique dont le chef se servait pour correspondre avec le garde-magasin, il retira de l'ouverture du cornet le petit sifflet qui sert à établir la correspondance et, le remettant à son lieu, il lui donna des instructions aussi complètes que son astigues en la manière de le... phéer à son cheval, Jambonneau.



Le lendemain, aux classes à cheval, au moment où le maréchal des logis venait de commander : « Marchez au pas », un sifflement aigu... sinistre... prolongé se fit entendre... Puis une série de sifflements secs, saccadés.



« Quel est le voyou qui siffle comme ça ?... hurla le sous-officier furieux... Ah! mes lascars!... attendez un peu! j'ai vous dresser, moi... Au trot! marche! » Et la fin de la reprise eut lieu dans un déluge de sifflements. Une locomotive en détresse!...



Le sous-officier en était complètement baba. Le soir, au passage, entendant un coup de sifflet, les hommes plurent tranquillement bagage, au grand ahurissement du brigadier de semaine qui était cependant bien certain de ne pas avoir donné le signal de l'abreuvoir.



Enfin, un matin on eut la clé du mystère... Jambonneau, s'étant échappé dans la cour, se livra, joyeux, à un tel débordement de coups de sifflets qu'il n'y eut plus à douter... c'était lui! Or, comme à ce moment Pollau accourait essoufflé, on l'interrogea. « C'est le pare-chose... mon capitaine, dit-il, j'étais pas sûr qu'il a à siffler comme ça... j'étais qu'il est quasiment mal mis. » Et sous les yeux du capitaine ahuri, il retira l'objet de... sa cachette.



Hélas!... le malheureux récolta quinze jours de suite de pelles avec le motif suivant : « A changé d'office le sifflet du tuyau du chef en le mettant dans celle de son cheval, promiscuitant ainsi de façon malpropre la propriété de son sous-officier destinée à une ouverture tout autre que celle de ce quadrupède. »

Les plus grands arbres du monde.

En Californie, les arbres de 200 pieds de haut et de 5 à 6 pieds de diamètre passent à peine pour grands.

Le feuillage de ces arbres est très grand.

Les forêts gravissent très haut la pente des montagnes, et des arbres isolés apparaissent au sommet, montant droit jusqu'à 200 pieds de hauteur sans une branche, puis s'épanouissant en rameaux et en épais feuillage.

Il n'est pas rare de voir creuser de grands bateaux dans le tronc d'un sequoia, et on y construisait un navire ayant 100 pieds de long et jaugeant 350 tonnes.

On attribue aux sequoia 3,000 ans d'existence; celui dans lequel on construisait le navire avait 1,200 ont 1,300 ans. Cent mille de

ces arbres, nés de semences apportées de Californie, grandissent très bien sur le sol de l'Europe, en Angleterre mais ils n'atteindront jamais la hauteur de ceux de Californie, car la fumée de Londres ne leur va guère.

L'Australie possède des arbres qui dépassent encore ceux de Californie. Leur grandeur colossale forme un contraste étrange avec la petitesse des animaux.

Un eucalyptus colossal, dans une des gorges ravissantes du Warren, atteignait 400 pieds et dans son tronc creux 3 cavaliers pouvaient se mouvoir sans descendre de cheval; un autre fut découvert à Daudenong, haut de 480 pieds; un autre donnait 53 pieds de tour. Enfin, près des sources du Yarra s'élève un eucalyptus amygdalina qui ne mesure pas moins de 81 pieds de circonférence et 500 pieds de hauteur.

E. V.



Après avoir passé une semaine de vacances chez des amis, je rentrais dans ma famille à Velada, petite ville d'Espagne où nous habitons.

J'avais pris le train qui devait arriver à Velada à 11 heures du soir. J'étais seule dans le compartiment et fatiguée par une demi-journée de voyage, je sommeillais.

Soudain, le train ralentit et s'arrêta. Je me réveillai subitement et regardai l'heure à ma montre, il était 9 heures et demie. Je me mis aussitôt à la portière, et regardai dans l'obscurité, mais je ne vis rien ; le train s'était arrêté en pleine campagne.

En me penchant pour voir où nous étions, le petit sac que je tenais m'échappa des mains et tomba sur la voie. Tout ce que j'avais de précieux était dans ce sac, et, sans hésitation, j'ouvris la portière et descendis du wagon.

Je cherchai à droite et à gauche, entièrement absorbée dans mes recherches, et n'entendis pas un léger bruit d'abord lointain, qui augmenta bientôt en approchant de plus en plus.

Subitement, je levai la tête et j'aperçus avec étonnement deux lumières brillantes qui avançaient rapidement, et bientôt l'express, dont le train de Velada attendait le passage pour repartir, arriva sur moi avec fracas.

Poussant un cri d'effroi, je me jetai précipitamment de côté et, ayant trébuché dans des fils de fer placés au ras du sol, je tombai dans le fossé situé sur le bord de la voie, tandis que le train passait avec un grondement de tonnerre.

Graduellement, le bruit s'éloigna, je sortis du fossé sans aucun mal, mais très effrayée.

A ce moment, je me souvins du wagon que je venais de quitter si imprudemment, et je m'empressai de regagner mon compartiment. Je traversai de nouveau la voie, mais je vis avec stupéfaction que le train n'était plus là : je l'aperçus qui s'éloignait dans l'obscurité.

— Arrêtez ! arrêtez ! criai-je.

Mais personne ne m'entendit, et bientôt la lumière rouge du dernier wagon disparut à mes yeux.

J'étais toute stupéfaite de ce qui venait de m'arriver. J'avais complètement oublié mon sac et ne songeai qu'à ma situation. Qu'allai-je devenir en pleine campagne, ignorant où je me trouvais ! Je me dirigeai vers un

poteau télégraphique qui se dressait dans l'obscurité, et je me mis à réfléchir.

Devais-je rester là jusqu'au lendemain matin, ou suivre la voie jusqu'à la prochaine station ? Non, c'était trop dangereux. Ce que j'avais de mieux à faire était de gagner la campagne à la recherche d'un abri. Mais l'idée de m'aventurer seule dans l'obscurité me fit frissonner ; néanmoins, je me glissai à travers une haie qui bordait la ligne du chemin de fer et, après avoir descendu un petit talus, je me trouvai bientôt en pleins champs.

Une pluie fine tombait et me glaçait le visage.

J'errai à l'aventure et je marchai depuis près d'une heure quand, soudain, au milieu de l'obscurité, j'aperçus au loin une petite lumière.

Marchant toujours au milieu des champs, je me dirigeai du côté où brillait cette lueur, me frayant un passage à travers les haies, m'écrouchant la figure et les mains après les ronces des buissons. Bientôt, je rencontrai un chemin étroit qui passait au milieu des champs ; je le suivis, sans perdre de vue la lumière qui brillait toujours au loin.

J'étais harassée de fatigue et je poussai un soupir de satisfaction et de soulagement en y arrivant. J'étais assez près pour pouvoir distinguer que cette lumière venait d'une fenêtre, située assez haut dans un bâtiment en bois de forme bizarre ; dans l'obscurité, je crus voir d'autres habitations tout près.

Je fis deux fois le tour de la maison pour chercher la porte et frapper, mais je ne parvins pas à la trouver. Alors, prenant plusieurs briques qui se trouvaient là, je les plaçai les unes sur les autres sous la fenêtre et je montai dessus pour regarder dans la maison. D'abord, je ne me rendis pas bien compte de ce que je vis, mais bientôt l'horreur du spectacle qui s'offrit à mes yeux me fit frissonner. La pièce était longue et basse de plafond, et presque entièrement plongée dans l'ombre, mais une lampe accrochée au mur et un brasier sur lequel se trouvait un large chaudron donnaient un peu de clarté du côté où j'étais en observation.

Un homme était penché sur une table basse et tournait le dos à la fenêtre. Il était bossu et avait un aspect sinistre. Soudain, il se baissa pour saisir un objet, et je vis avec horreur deux formes humaines étendues sur la table.

La première était celle d'une jeune femme brune, vêtue d'une robe de satin noir, un de ses bras pendait inerte touchant le plancher. A côté d'elle était allongé le corps d'un vieillard vêtu d'un complet de couleur sombre. Ses cheveux et la barbe étaient blancs, et le visage m'apparaissait livide. Le bossu était toujours occupé à terre, et, à la lueur de la lampe, je vis briller sur le plancher la lame d'un couteau.

Il se releva bientôt et alla jeter un coup d'œil dans le contenu du chaudron. Puis, revenant vers la table, il saisit le bras gauche du vieillard et essaya de le plier, mais en vain ; alors il le tordit brutalement, un craquement d'os se fit entendre et, — horreur ! — la main du vieillard tomba sur le plancher. Je poussai un cri terrible. Le monstre, stupéfait et surpris, se retourna brusquement du côté de la fenêtre.

Je ne me rappelle pas bien ce qui se passa alors ; je me rappelle seulement que je me mis à courir, fuyant avec terreur la fenêtre éclairée, mais j'entendis bientôt des pas précipités derrière moi : c'étaient ceux de l'homme qui s'était mis à ma poursuite. Je voulus appeler au secours, mais mes forces m'abandonnèrent et je tombai, au moment où une main s'abattit sur mon épaule, et je m'évanouis.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais étendue sur un lit au fond d'une chambre basse et étroite éclairée par deux petites fenêtres. Je regardais autour de moi, avec étonnement. Oui, évidemment, j'étais bien dans une roulotte. Je me levai. La porte de la voiture était ouverte.

La première idée qui me vint fut de me sauver et je regardai avec précaution pour voir si personne n'était aux alentours, afin de m'enfuir. La première chose que je vis fut le monstre de la nuit précédente, il était assis sur un seau retourné et épluchait paisiblement des pommes de terre. A la clarté du jour, sa physionomie avait l'air moins sinistre et sa bosse excitait plutôt la pitié que la peur.

Lorsqu'il me vit, il se leva et me dit poliment :

— Ah ! vous êtes réveillée, madame ? Avez-vous bien dormi ?

Puis il me pria de le suivre et me conduisit vers deux autres roulettes qui se trouvaient à quelques mètres plus loin.

Deux femmes et un autre homme étaient occupés à raccommoder des vêtements aux couleurs voyantes. Il y en avait de plusieurs sortes, des costumes de satin, des pourpoints de velours, des uniformes ; le tout légèrement défraîchi. Dans une des roulettes, j'aperçus plusieurs figures de cire, et je vis, étendue sur une table au milieu de la voiture, la jeune femme brune et le vieillard aux cheveux blancs, de la veille.

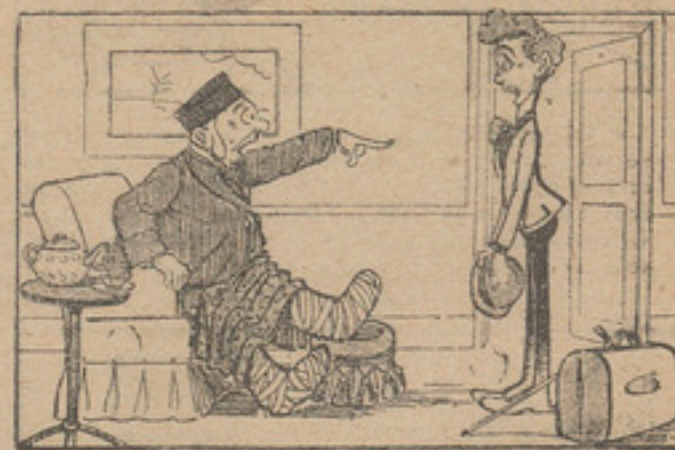
— Voilà ce qui vous a tant effrayée hier au soir, me dit doucement le bossu. J'étais en train de les retaper, quand vous avez regardé à travers la fenêtre. Vous en avez poussé un cri ! Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur, allez !

Le bossu n'était pas, comme je l'avais cru, un assassin que j'avais surpris en train de chercher à faire disparaître ses victimes ; c'était un brave forain qui possédait un établissement ambulancier, et ce que j'avais pris pour deux cadavres n'était que des figures de cire faisant partie de son musée.

Le pauvre bossu, surpris au milieu de son ouvrage par le cri que j'avais poussé, s'était mis à ma poursuite pour savoir ce qui était arrivé et, me voyant évanouie, il avait deviné que j'avais dû m'égarer dans la campagne et m'avait transportée dans sa roulotte où je m'étais éveillée tout à l'heure. Le brave homme m'accompagna jusqu'à la gare la plus proche, et peu après j'arrivais à Velada où ma famille, inquiète sur mon sort, m'attendait avec anxiété. J'avais eu une forte émotion, et j'étais très fatiguée, mais, après tout, la perte de mon sac fut la chose la plus désagréable de cette étrange aventure.

FORTUNIO.

PATERNELLE INDIGNATION

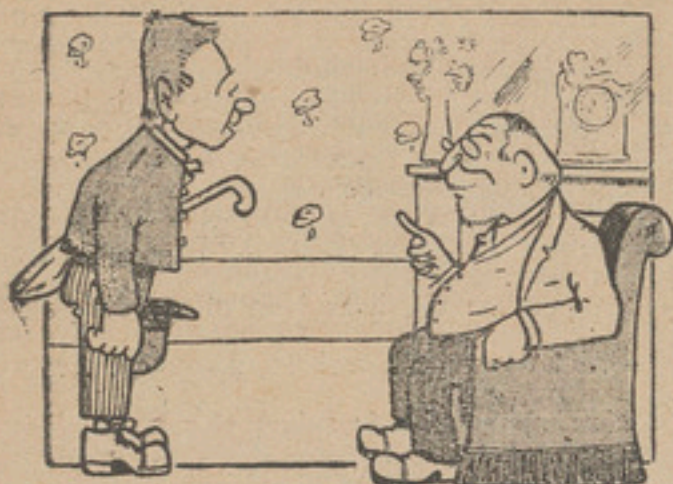


— Comment ! tu pars aux îles Honolulu ?... Ingratitude et pétrification ! sortez, fils infâme, vous qui abandonnez à son malheureux sort, votre pauvre père...

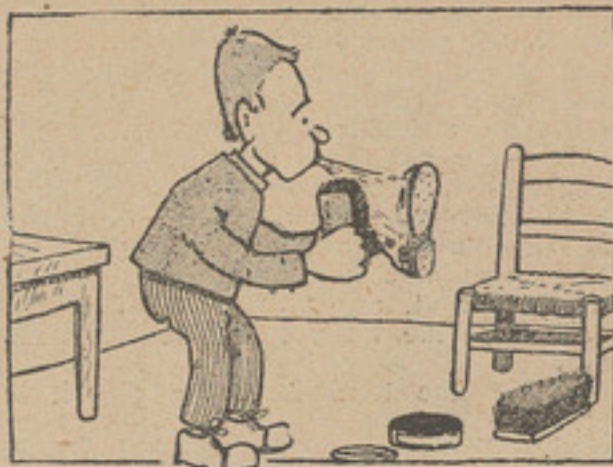


« ... Impotent ! »

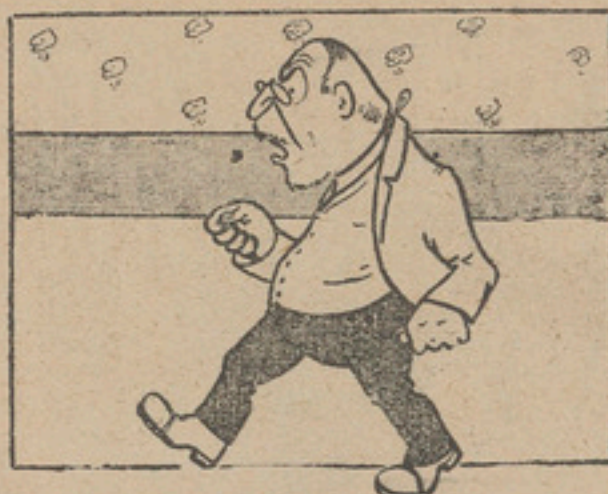
AU PIED DE LA LETTRE



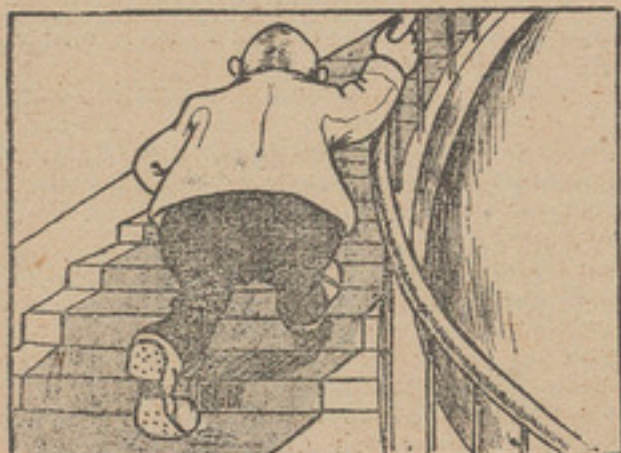
Certes, Clodomir Lagourde n'a pas inventé le guano, loin de là, mais il est propre comme l'oeil, fort comme un Turc et vaillant comme trois. Aussi le baron Dumoux de Vaux n'a-t-il pas hésité à le prendre comme domestique à tout faire.



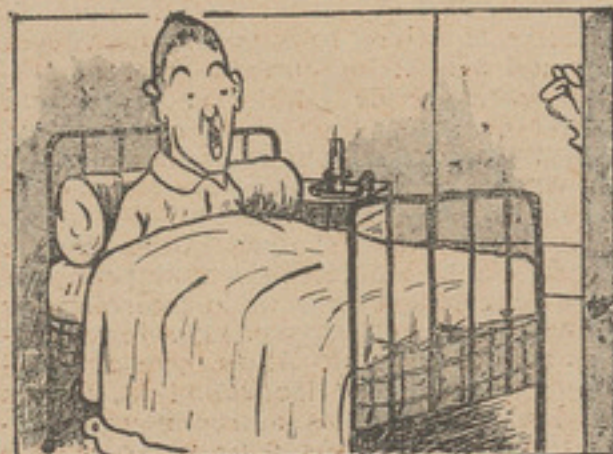
Toute la journée, sans jamais se plaindre, Clodomir sciait du bois, cirait les parquets, battait les tapis, brossait les chaussures, en un mot travaillait comme un nègre, et cela pour la fallacieuse somme de trente-trois francs trente-trois centimes par mois.



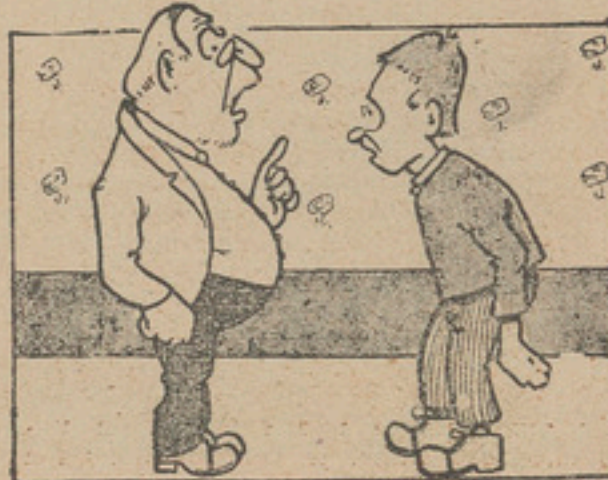
Un soir, le baron Dumoux de Vaux, congestionné, l'oeil mauvais, arpentait son appartement en jurant, sacrant, criblant le plancher de coups de talons. Songez donc : il avait commandé un pantalon noir à un tailleur pour une soirée dansante et cet animal ne le lui avait pas encore livré.



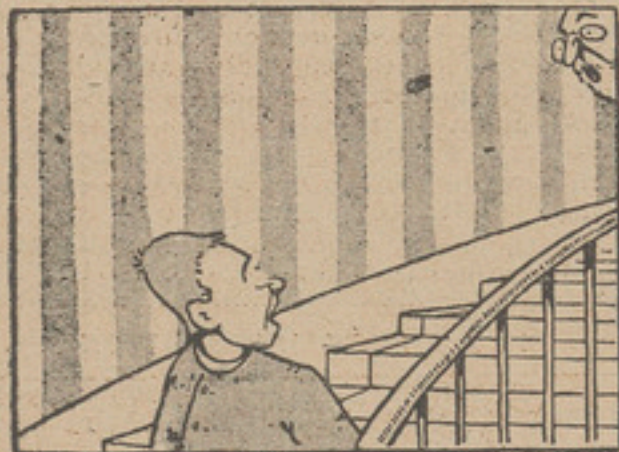
Le bal commençait à dix heures et il en était neuf... Soudain le baron se précipita dans l'escalier et monta dans la mansarde où logeait Lagourde, qui ronflait déjà comme un orgue. Dumoux de Vaux ouvrit la porte avec fracas...



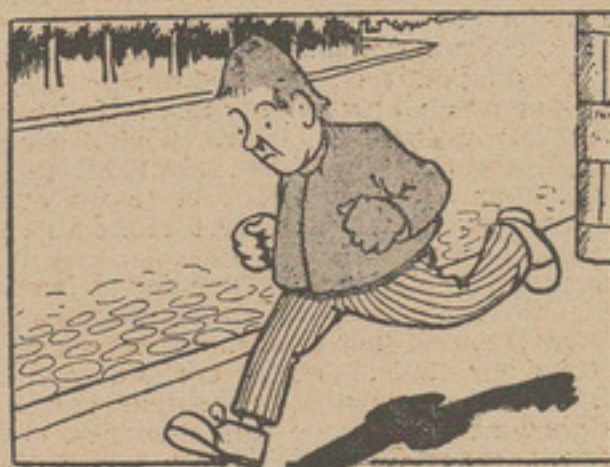
« Lagourde ! Eh ! Lagourde !... » Un grognement se fit entendre et Clodomir se dressa sur son séant, ouvrant d'un air abruti ses gros yeux gonflés de sommeil. « Debout ! debout ! hurlait le baron, descends vivement me parler... rossard ! »



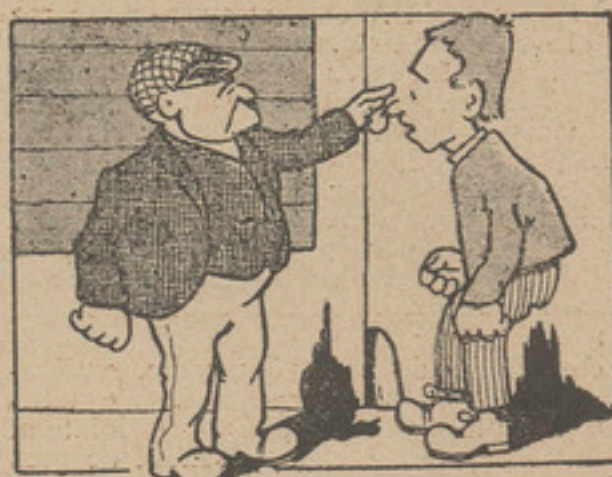
Cinq minutes après, Clodomir entra chez son patron... « Avance et écoute bien... Sais-tu où demeure mon tailleur... non !... Eh bien, tu vas aller rue Barbe, 5... il y a un boulanger dans la maison... Tu demanderas Dufil, tailleur ! — Bien m'sieur... »



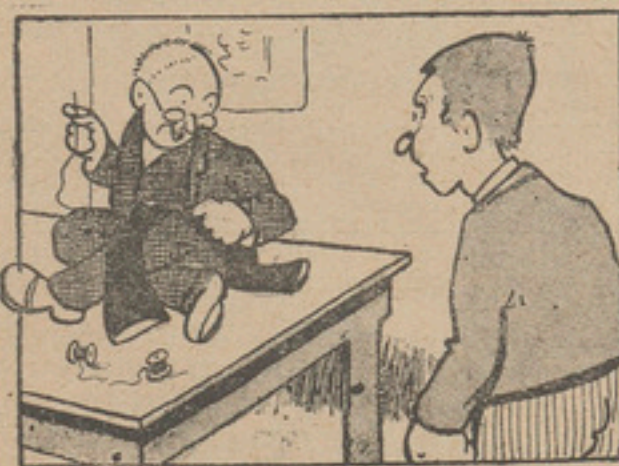
« Tu rapporteras le pantalon qu'il devait me livrer ce soir... et je compte sur toi pour arranger cet animal et lui montrer qu'on ne se fâche pas ainsi du baron Dumoux de Vaux... Fie et plus vite que ça... » Clodomir filait déjà quand le baron, rouvrant la porte, cria... « Le tailleur est sur le derrière... frappe fort... »



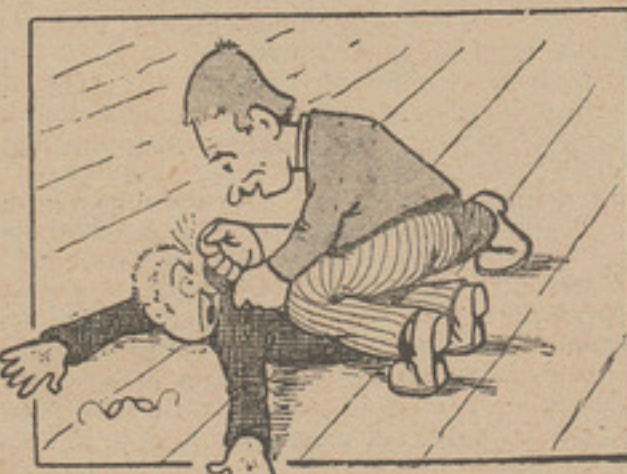
Ah ! Clodomir Lagourde ne s'anuse pas en route... au galop jusqu'au numéro 5 de la rue Barbe !... Juste le boulanger fermait sa boutique... « Pardon, faites excuse, fit Clodomir essouffé, le tailleur Dufil, s'il vous plaît ! »



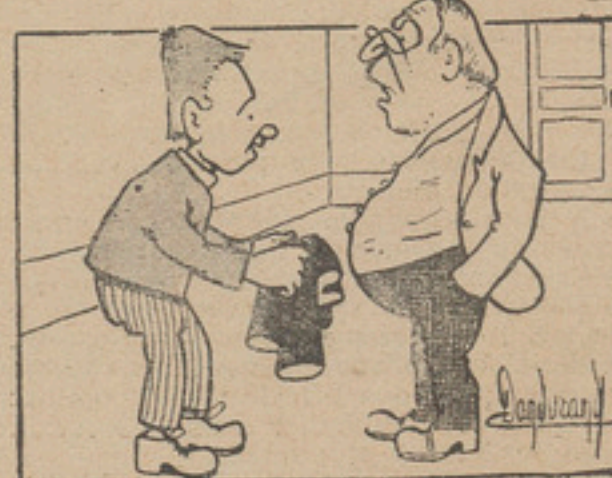
« C'est lui, mon ami ! tenez, au fond de la cour... il y a de la lumière chez lui... » Ah ! c'était lui ! eh bien, il allait voir, le tailleur, qu'on ne se fichait pas de son patron, à lui, Clodomir Lagourde... et il serrait déjà ses poings énormes.



« C'est vous, Dufil ? demanda-t-il, en entrant, à un homme accroupi sur une table, qui tenait sur ses genoux un pantalon dont il cousait le dernier bouton... — C'est pour le pantalon du baron Dumoux de Vaux ?... Une minute, il est prêt. »



« Le tailleur est sur le derrière... frappe fort, » avait dit le baron... y avait pas d'erreur donc ! Et sans plus tarder, Lagourde, à bras raccourcis, tomba sur le pauvre tailleur qui n'y comprenait rien et lui flanqua une tournée de première... Puis...



... sans s'inquiéter des cris désespérés du tailleur, il fila au trot rapporter le grimpaud au baron... « As-tu remis cet animal à sa place ?... au moins ?... » « Ah ! non monsieur, je l'ai laissé par terre... » Le baron ne comprit pas... ce ne fut que le lendemain qu'il apprit l'affaire et qu'il fut obligé de faire de plates excuses au tailleur...



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

VI

(Suite.)

— Résultats d'embûches, de pièges qui ont été tendus pour moi et qui vous jettent, vous et vos compagnons, dans un péril constant que je m'en veux de vous avoir apporté!...

Harley souffla la fumée de sa cigarette avec mépris.

— Sottises!... Quand m'avez-vous vu craindre un danger, Sol?...

— Je sais que vous ne redoutez rien, mais il m'est odieux de vous occasionner des périls et de vous créer des entraves!...

Le jeune homme répéta avec plus de force :

— Sottises, je vous dis!... Vous avez accepté de m'accompagner, j'ai besoin de vous, votre compagnie me plaît, vous resterez avec moi!... Et, si vos ennemis vous poursuivent, nous les vaincrons, comme nous les avons déjà vaincus!...

Camille resta silencieuse. Au fond, elle était joyeuse de l'obstination de son compagnon.

Vallengais reprit au bout d'un moment, à voix plus basse, confidentielle :

— Seulement, s'il n'y a pas trop d'indiscrétion à cela, je voudrais bien savoir les causes de la haine que vous semblez avoir attisée dans l'Inde contre vous... Pour mieux prévoir les pièges que l'on peut nous tendre encore, il me serait bon d'être au courant de vos démêlés...

Camille répondit avec promptitude :

— Je n'ai pas de secrets pour vous, Harley!... Vous savez que, pendant cinq ans, j'ai parcouru l'Inde et le Thibet, me rendant auprès de tous ceux qui sont initiés aux mystères de l'occultisme... Certains ont répondu de bon cœur à mes questions, se sont plu à faire de moi une adepte... d'autres, au contraire, ont vu avec colère et suspicion une Européenne en possession de leur science si fermée, si cachée... L'on m'a mise à l'index, malgré plusieurs puissants personnages qui, longtemps, m'ont défendue... J'ai été là-bas en butte vingt fois aux attentats les plus perfides. Mais la raison dernière qui fait que désormais il m'est absolument interdit sous peine de mort immédiate de mettre le pied sur la terre hindoue, et qui fait que je suis en danger partout où se trouvent des Hindous initiés aux mystères sacrés... c'est que je me suis rendue coupable d'un vol.

Harley eut un rire léger.

— Un vol, vous, Sol?

Elle répéta avec force :

— Oui, un vol!... j'ai dérobé dans l'un des plus vieux temples, dans l'une des régions les plus reculées, les plus saintes de l'Himalaya, un objet, un fétiche connu et révérend de tout ce qui a un rang quelconque dans le culte de Brahma!...

Vallengais avait repris son sérieux.

— Diable!... Mais, vous avez commis là une grave imprudence, Sol!...

Elle fit un geste de bravade.

— Que m'importe de mourir!...

— Qu'est-ce que ce fétiche?

— À vous, son nom n'apprendra rien; mais tout prêtre hindou tressaillerait en l'entendant prononcer.

— Et, cet objet est?

— Une pierre... Un fragment de pierre glauque, verdâtre, translucide, de la grosseur du bout du doigt, qui a la propriété surprenante de devenir d'une luminosité extraordinaire lorsque les rayons de la lune la frappent... C'est cette particularité qui l'a fait nommer : la Pierre de Lune.

— Et ses autres propriétés?

— C'est la pierre de chance par excellence... Celle qui donne la force d'âme suprême, la réussite dans les circonstances les plus difficiles...

Le rire de Vallengais éclata de nouveau, très franc et très jeune.

— En vérité, Sol!... Et, vous avez cette pierre sur vous, je suppose?

Elle tarda un peu à répondre.

— Non, Harley... Je ne l'ai plus.

Et, d'une voix émue, elle ajouta précipitamment :

— Ne vous moquez pas de mes convictions!... Ne tournez pas en dérision une science que vous n'avez jamais voulu approfondir, et dont, parfois, sans vous en douter, vous recevez les bienfaits!...

Harley lui prit la main et la serra amicalement.

— Je ne vous raille jamais que pour l'amusement, Sol!... Je garde mes idées, mais vous êtes libre d'avoir les vôtres.

Puis, se levant, il jeta sa cigarette à demi consumée.

— Et maintenant, assez causé, mon brave compagnon!... Au repos!... Et, espérons que les haines indiennes ne nous suivront pas sur la terre africaine!

VII

EN PLEINE FOURNAISE. — L'IDÉE GÉNIALE DE PITACHE. — AU FEU!

Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis que la caravane était en chemin.

La route s'était effectuée avec facilité, dans des contrées relativement civilisées, très pacifiques. Des sentiers, où la marche était aisée, traversaient des plaines cultivées, suivaient des cours d'eau on-bragés, côtoyaient des villages primitifs, mais où néanmoins l'on trouvait en abondance du lait, du maïs, des patates, des œufs.

Chaque jour, les chasseurs abattaient des pintades, de gros oiseaux semblables à des dindons, qui foisonnaient dans la brousse; et chaque soir, à l'étape du grand repos, c'était un festin.

Pas une défection n'avait eu lieu dans la colonne, ce qui était un fait rare.

Cependant, on était arrivé au seuil d'une contrée aride, inhabitée, qu'il ne faudrait pas moins de trois jours pour traverser et dans laquelle, vraisemblablement, la troupe souffrirait.

Les derniers arbres avaient disparu; les collines s'étaient abaissées; toute trace de culture et de chemin suivi s'était effacée.

L'on se trouvait en face d'une plaine immense, indéfinie, d'une couleur rousse, au sol rocailleux, semé de maigres buissons rôtis et de graminées desséchées.

Et au-dessus de cette terre ingrate, le soleil était terrible; le ciel paraissait énorme; il en tombait une chaleur de fournaise qui paraissait enflammer le sol lui-même.

— Bigre! remarqua Pitache, le pays manque de charme!...

Prudemment, Garino avait modifié la disposition de la colonne.

En tête, c'étaient les ânes porteurs des précieux tonneaux d'eau, car il n'existait pas une goutte liquide dans cette région. Pitache et le nègre Soliman étaient chargés de leur garde.

— Personne toucher à la fontaine sans moi casser crâne! déclarait Soliman d'un ton agréable, en faisant tourner son gourdin avec l'agilité d'un tambour-major.

Venaient ensuite une partie des Somalis chasseurs, gaillards alertes que ne surchargeaient aucun bagage, sauf leurs munitions.

Et la file des porteurs, des femmes, était encadrée, non seulement par les chefs d'escorte, mais par Vallengais, les deux autres Français, et ceux des Somalis que le temps écoulé avait révélés les plus fidèles et les plus courageux.

De race très différente des nègres, ils tenaient ceux-ci en mépris et se seraient volontiers montrés impitoyables.

Du reste, la consigne était rigoureuse : la bastonnade pour les trainards; la cervelle brûlée à tout fuyard, à tout porteur abandonnant sa charge.

Jusqu'à l'heure de midi, la marche s'effectuait courageusement. L'épouvantable chaleur ne semblait pas trop faire souffrir les noirs, et les négrillons couraient joyeusement dans la brousse, dénichant des quantités d'œufs de perdrix africaine, de poules sauvages, de pintades, que les noirs avalaient crus, avidement, en quelque état de fraîcheur qu'ils fussent.

— C'est toujours pas un plat de carême! faisait Victor Collin dégoûté. Y a des poulets dedans!...

L'instant le plus pénible fut celui de la halte.

Pas un souffle d'air; le soleil torride tombant du ciel sur le sol pierreux qui brûlait; pas une ombre à espérer dans la steppe nue et désolée!...

Ayant bu, grignoté quelques grains rôtis, les noirs s'étaient affalés, terrassés, les uns, saisis d'une torpeur inquiétante, les autres gagnés, au contraire, d'une sorte de démence, qui les faisait parler, parler... dévider un chapelet de mots incohérents, tandis que leur corps demeurait immobile...

Au bout d'une heure, Vallengais se leva nerveusement.

— Il faut partir! s'écria-t-il. Sans cela, nous y resterons tous!

Garino, étourdi lui aussi, acquiesça, mais sans avoir le courage de se soulever.

On avait bien, pour les Européens, tendu la tente saharienne, mais pour des blancs, les quarante-cinq degrés de cette température étaient plus pénibles encore que la cuisson du soleil sur les peaux noires.

— Oui, fit le Levantin, la marche est préférable à cette inaction... Mais, comment décider ces pauvres diables à reprendre leur charge?

Durlot se désola.

— Ah! si nous avions quelques trompettes!... Une marche entraînant enlèverait ces hommes merveilleusement!...

Collin se secoua paresseusement.

— Faudrait encore voir qu'on aurait des bonshommes pour souffler, dans les trompettes, mon vieux!... Un rude métier, par cette

température!... Vrai de vrai, faut être boulanger du diable pour s'y faire!...

Soudain, Pitache eut une idée :

— Mais, dites-moi donc, Vallengais!... Nous les possédons, ces trompettes, sans avoir besoin d'hommes pour en jouer!... N'avez-vous pas un phonographe dans les bagages?

Malgré l'accablement général, il y eut une joyeuse acclamation.

— Vive Pitache! s'écria Camille, gaiement. Il mérite la croix pour cette pensée!...

Durlot jubilait.

— Ah! vous allez voir ce que ça va les réveiller, les nègres!...

Le phonographe en question était destiné à Matobou, le sultan d'un pays où l'on présumait que l'ivoire était accumulé en grandes quantités.

L'on déballa immédiatement l'instrument; mais, lorsqu'il fut prêt, ainsi que les disques de la *Marche lorraine*, de *Washington Post* et de *Sambre-et-Meuse*, Vallengais fit un geste.

— Attendez!... il faut agir habilement!... C'est le moment de vous montrer, Pitache, et vous, Sol, aux yeux de notre troupe, tels que les plus puissants sorciers blancs...

Garino acquiesça.

— Je vais appeler Barao... le plus intelligent de nos Somalis, et qui se fait bien comprendre de nos hommes... Il leur expliquera ce qui va se passer.

Au bout de quelques minutes, le phonographe installé sur l'âne qui servait de monture à Camille Sol lorsqu'elle se trouvait trop lasse pour continuer la route à pied, un trémolo prolongé de tambour faisait se dresser les nègres.

Et Barao, grimpé debout sur un autre âne, débitait à voix haute un discours qui signifiait à peu près les paroles suivantes :

« Hommes de Gambou, Voua-Gouanas, porteurs ici présents, les deux grands marabouts blancs qui sont avec votre chef, voyant votre épuisement, se sont décidés à faire appel aux Esprits guerriers de leur pays pour vous rendre la force et le courage. Par un enchantement merveilleux, ils vont vous faire entendre la musique de guerre des blancs, celle qui les entraîne sur les champs de bataille et les rend victorieux!... Que personne ne prenne peur!... les grands marabouts agissent pour le bien de tous et les Esprits sont les amis des Noirs!... Que chacun se prépare à reprendre sa charge et à marcher résolument vers les grands bois et la rivière où nous nous reposerons de notre fatigue en mangeant les antilopes et les sangliers de la forêt sans fin! »

Au moment où le Somali sautait à terre, sa harangue finie, les notes sonores, belliqueuses et entraînant de la marche de *Sambre-et-Meuse* éclatèrent dans le silence de la plaine torride.

Tandis qu'un mouvement indescriptible de terreur et d'ahurissement paralysait et faisait trembler les nègres, les blancs tressaillirent, se sentant envahis d'une émotion, en entendant cette harmonie qui les transportait soudain à des milliers de lieues... au pays natal!...

Durlot frémissait et relevait fièrement la tête, la main sur la crosse de son revolver.

— Ah! les trompettes, les cuivres!... la musique du 12^e!...

Victor Collin demeurait extasié.

— Qu'on croirait les voir, les camarades qui la jouent, cette musique!...

Mais Vallengais, aussitôt *Sambre-et-Meuse* terminé, avait substitué le disque de la *Marche lorraine*. Et, cette fois, les notes sautillantes, gaies et irrésistibles enflammèrent les noirs d'un enthousiasme indicible.

En un instant, le soleil, la fatigue, la torpeur, furent oubliés; tous sautaient, piétinaient, hurlaient!... Et, s'emparant des ballots, la file des noirs suivait l'harmonie qui fuyait devant eux, dans la steppe dévorée de chaleur et de lumière.

L'étape s'accomplissait dans une sorte de rêve; l'on dépassa même l'heure habituelle où l'on s'arrêtait pour le souper et le repos de la nuit.

On était encore en pleines ténèbres. Le camp dormait, accablé de fatigue. La sécurité étant absolue, dans cette région déserte, l'on n'avait pas placé de sentinelles.

Tout à coup, le sommeil toujours léger de Vallengais fut troublé par une sorte d'appréhension.

Il se souleva, huma l'air qu'une brise chaude traversait.

— Cela sent la fumée! murmura-t-il avec inquiétude.

Par lassitude, et la nuit étant splendide, l'on n'avait point dressé de tentes et tout le monde couchait en plein air.

Harley se fraya un chemin entre les dormeurs et examina les environs.

Une bouffée de vent plein d'acre fumée et un crépitement lointain le renseignèrent.

— Le feu! s'écria-t-il d'une voix sourde.

Garino l'avait entendu et s'était élancé, lui aussi.

— Fâcheuse affaire!

Les deux hommes coururent vers le lieu d'où venait l'odeur sinistre.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir des flammes courant le long du sol traîtreusement et gagnant, gagnant!...

Vallengais eut un cri :

— Rien que des herbes sèches et des buissons calcinés, toute la plaine va bientôt être en feu!...

Ils revinrent en courant, pour éveiller toute la troupe.

— Il faut à tout prix empêcher que le feu nous environne de trop près!...

En quelques instants, chacun fut sur pied. Des clameurs d'effroi retentissaient.

Maintenant, dans l'obscurité, on distinguait les flammes qui se propageaient autour du camp avec une effrayante rapidité.

Les Somalis, habitués, dans leur pays sec et aride, à ces accidents, ne perdaient pas la tête et travaillaient activement à dénuder de broussailles un large espace autour du camp; mais, les nègres Voua-Gouanas, terrifiés, tremblaient, hurlaient, incapables d'aucun travail utile.

Les crépitements, les flammes se rapprochaient; la fumée devenait plus intense, rabattue parfois en colonnes suffocantes.

Tandis que les Européens et les Somalis traçaient en hâte leur sillon protecteur, Camille Sol s'efforçait de faire exécuter aux nègres l'arrachement des herbes les plus proches. Mais elle ne tarda pas à constater autour d'elle un effroi et une hostilité inopinée.

Barao, le Somali, qui passait auprès d'elle, haletant, la sueur perlant sur son torse, l'éclaira.

— Les nègres disent que ce sont les Esprits des blancs que tu as évoqués qui se vengent.



Vallengais tira son revolver et bondit en avant.

Camille eut une exclamation.

— Les imbéciles!... Ce sont eux qui ont été faire des feux dans la brousse, alors qu'on le leur avait défendu!...

Enfin, le travail d'isolement était terminé. Les flammes, ne trouvant plus d'aliment autour du camp, ne pourraient le gagner.

— Cela suffira-t-il pour nous sauver? fit Pitache à demi-voix, avec un doute.

Vallengais répondit également à voix basse :

— C'est tout ce que nous pouvions tenter. Mais il est évident que si le vent ne s'élève pas un peu plus, et ne balaie pas la fumée, nous périrons étouffés, sinon brûlés.

Durlot accourait.

— Attention, mon capitaine!... Les nègres s'affolent; ils veulent fuir, ce qui serait leur perte certaine!... Il faut prendre des mesures énergiques.

Vallengais tira son revolver et bondit en avant.

Là-bas, dans l'obscurité vaguement éclaircie par l'incendie, l'on distinguait le grouillement noir de la troupe en effervescence.

Vallengais commandait aux Somalis :

— Entourez-les, forcez-les à se masser contre les bagages, et que personne ne bouge, sinon, on lui cassera la tête!...

D'une voix forte, dominant les murmures et les cris, Barao avait répété l'ordre du chef pour les Voua-Gouanas, et en un instant les Somalis les avaient refoulés, les menaçant de la crosse de leur fusil.

Des hurlements plaintifs s'élevèrent. Une fumée plus épaisse qu'auparavant envahissait le camp, et les nègres croyaient leur dernière heure venue.

Stupide, ils imaginaient que les blancs ne les avaient amenés là que pour les faire périr de cette façon atroce.

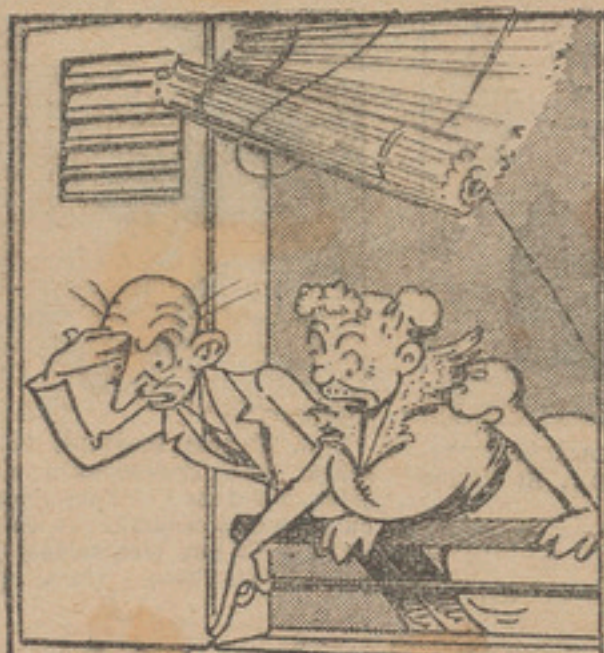
— Bon sang de bon sort! s'écriait Victor Collin. Le soleil nous tenait pourtant assez chaud sans que le feu vienne encore nous réchauffer!

L'incendie s'étendait sur une surface de plusieurs kilomètres. Le jour se leva sans que l'on s'en doutât, presque, tant l'atmosphère était pleine de fumée.

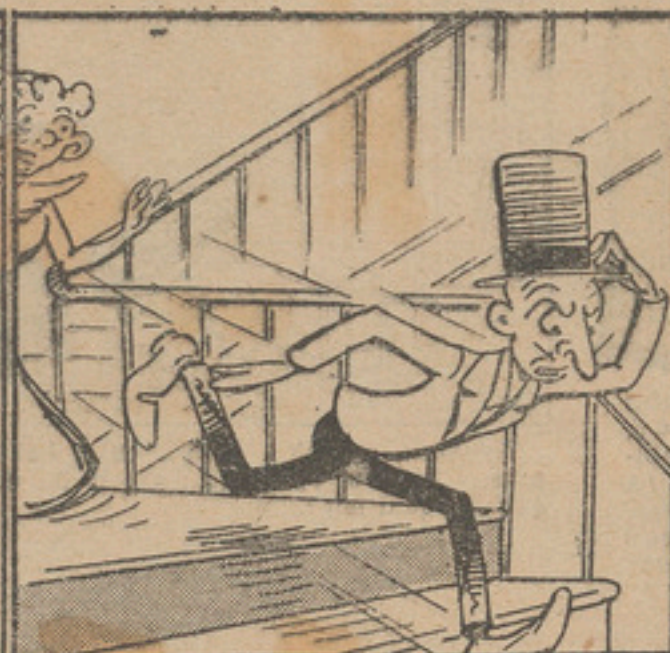
(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

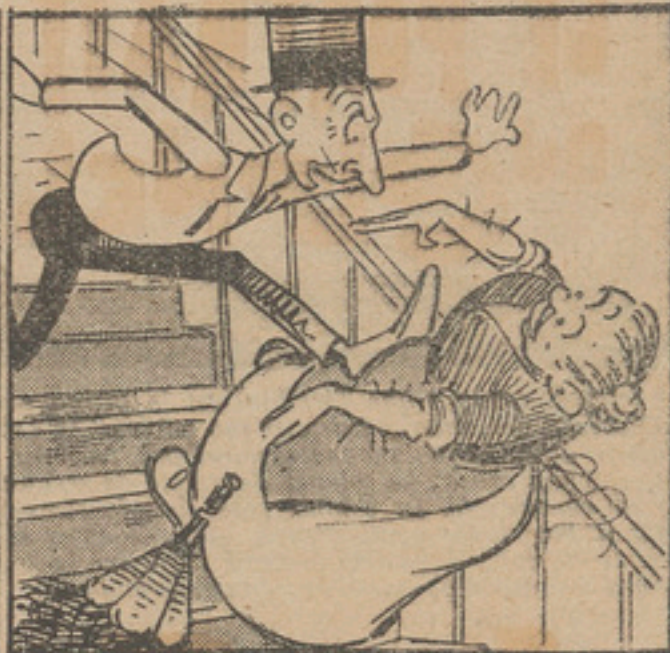
DIX-NEUF FRANCS SOIXANTE-QUINZE !!!



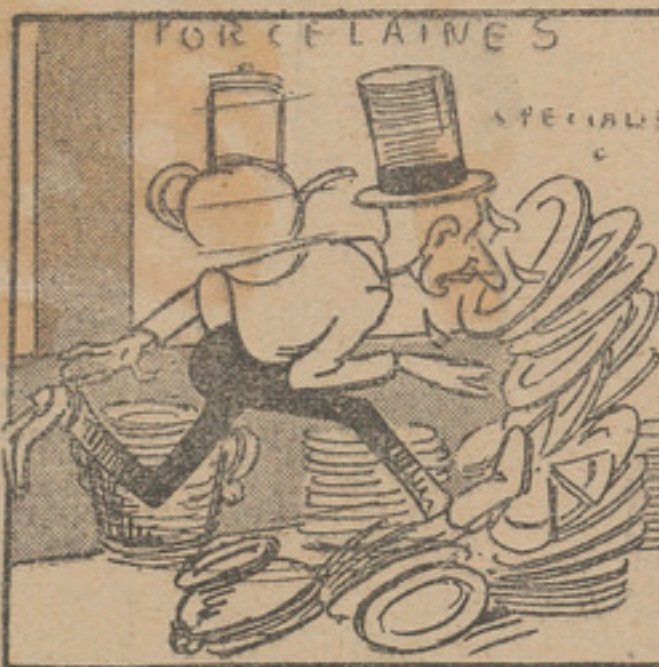
« Ah zut! s'écrie un beau jour M^{me} Pouille à la fenêtre, que vois-je? Ernest! là-bas, ton ami Collifichet! — Collifichet? cette fripouille infâme qui m'a emprunté 19 fr. 75 l'année de l'Exposition? »



« Attends voir... Ça ne va pas se passer comme ça. — Ernest! recommande M^{me} Pouille, pas de bêtises! Va pas te faire esquinter pour 19 fr. 75! »



« Ça va bien! grommelle Ernest, en déboulant dans l'escalier, on sait se garer des voitures! Tiens! — Eh hop! eh hop là! Regardez-moi cette brute à triple détente qui vient se flanquer dans mes pattes! »



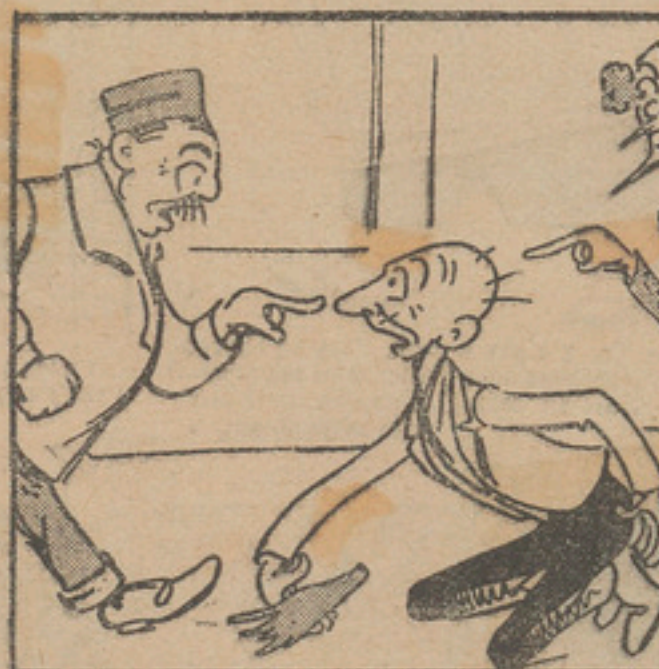
Et Ernest continue sa course en monologuant: « Et si y veut pas marcher, me rendre ma galette, m'en fêhe! Je mets les pieds dans le plat! »



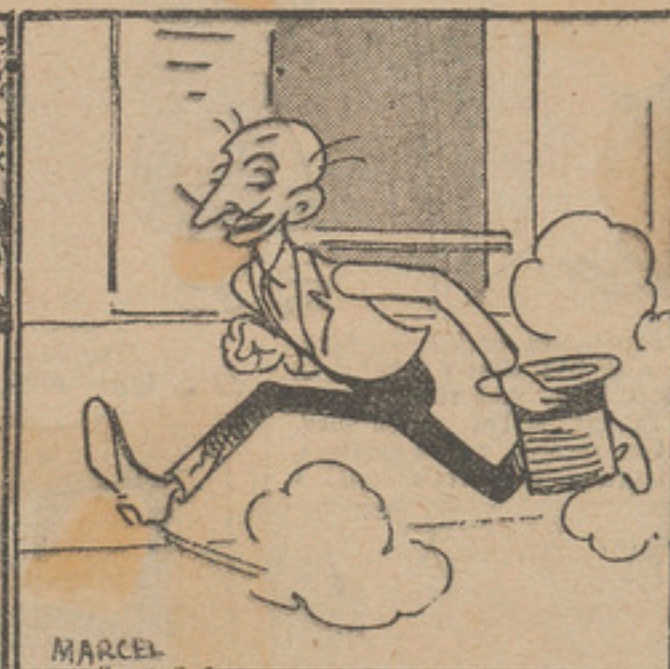
« Ça! c'est ce qui s'appelle tomber en des faïences! Je crois que je ferai bien de faire le grand tour en revenant!... mais... » Oh! Collifichet! pincé! misérabilite! Mes 19 fr. 75, ou je commets un crrrrime! »



« Oh! s'exclame le soi-disant Collifichet surpris, un complet tout neuf! double brute à triple détente! Vous allez me le rembourser! Il me coûte 19 fr. 75 — Zut! rugit Ernest, affaîssé, c'est pas Collifichet! »



« Quelle gaffe! Je crois que c'est le moment de me carapater! » A ce moment un troisième intervient, qui s'écri: « Mais... oh! le voilà l'individu sinistre qui a perdu son assiette dans les miennes! triple brute à triple détente! un service de 19 fr. 75! »



« Encore! s'écrie Ernest. Décidément, il en veut tous à mes 19 fr. 75! Et c'est vraiment le moment ou jamais de regagner, ventre à terre, la maison si tranquille, si paisible, qui nous a vu naître!... et... »



Mais l'infortuné Ernest n'a pas le temps d'achever, car à peine a-t-il pénétré dans la maison si tranquille, si paisible, qui l'a vu naître qu'il reçoit une dégelée de coups divers. Il reconnaît, non sans peine, la malheureuse concierge, qu'il a bousculée, renversée et plâtrée quelques minutes auparavant. « Voilà! vocifère cette digne femme, servez chaud! Ça, c'est de la part du pharmacien, un léger accompte sur les 19 fr. 75 d'arnica!!! »

Lire dans le prochain numéro :

LA VENGEANCE DE JAMES RENDALL

NOUVELLE DRAMATIQUE INÉDITE

LE PORTRAIT DU COLONEL

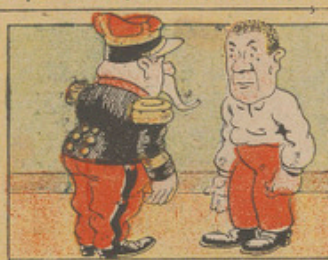
Le colonel, croyant que Tiroflant est le grand peintre Tiroflant, lui demande de lui faire son portrait en « pied ». Tiroflant accepte, quoique ne sachant pas tenir un pinceau, et pour cause : Le colonel l'exemple de service. La toile est commencée. Le colonel pose consciencieusement. Tiroflant barbouille avec l'encrin, mais il en a bientôt assez. Il s'installe dans un fauteuil, derrière la grande toile qui le cache aux regards du colonel, et s'endort.



Tiroflant. « Aaaa... ouah... oh... j'ai rudement bien roupillé... Zut... et l'portrait... ah ! la, que' truc... Et l'colonel qu'est-ce qu'il fait ? »



« ... Y pose toujours. Ben mon'ieur, il en a sa santé. » — Le colonel. « Hein, qu'est-ce que vous dites, Tiroflant ? — J'dis qu'ça va bien, mon colonel... qu'ça va être chouet !... — Ah ah !... est-ce que je pars voir ? — Ça non, mon colonel, j'vous fais un portrait, j'vous l'mon' trerai, quand tout sera fini... »



« ... Fin en v'là l'assés pour aujourd'hui... c'est étonnant comme c'est éreintant de peindre... j'vais emporter la toile, mon colonel, pour y peindre l'autre... la caserne... — Comme vous voudrez, Tiroflant... — Alors, à la royure, mon colonel, j'm'en vas, j'viendrai demain. »



« Ouf... en v'là t'y un fourbi arabe... vous ne savez pas, en ben d'qu'y m'embête le plus, c'est pas d'faire l'portrait, non, mais c'est d'pas pouvoir le faire... comprends-tu ça, toi qu'as l'air si intelligent... si seulement j'pouvais trouver quelqu'un qui l'assés à ma place... »



« ... On ! Tu peux donc pas faire attention, espèce d'amphibie... venir s'corner comme ça dans l'chef-d'œuvre de Tiroflant sans oter gare, espèce de sale pkin, d'récrépier à la manqué... et pis si t'as pas content tu vas voir à voir à qui tu parles et pis... »



« T'as bien compris pas... tu vas me l'faire ou « pied ». Alors, ça sera prêt demain matin sans faute, ben, j'viendrai l'chercher moi-même. Au revoir ! »



« ... On ! — M le lieutenant, vicomte de la Tremonjaye. « Comment, comment... en voilà un langage pour s'adresser à un supérieur. Quel grossier personnage vous êtes, mon ami !... Et puis, portez-vous me dire ce que signifie cette toile que vous portez, vous êtes donc déménageur ?... »



Tiroflant. « Ça, mon lieutenant, c'est l'portrait du colonel. Faut, ma parole, qu'vous soyez aveugle comme... comme... comme qui dirait la discipline pour pas l'voir. Et pis, tel que vous m'voyez, c'est moi que j'vous l'autour. Aussi, si un de ces jours vous avez l'envie d'avoir vot' trogne peinte par moi, vous n'avez qu'à m'faire signes sans hésitations ni murmures. »



« Sur ce, au revoir, j'vais continuer ma chef-d'œuvre... Hein, mon v'eur, as-tu vu comme ça vous donne de l'importance d'être peintre ?... Il en est resté tout baba, l'lieutenant, d'voir qu'étais bien dans les papiers du colonel... »



« ... Tiens... oh ! oh !... Une idée géniale vient de germer dans mon puissant cerveau !... Allons-y, si vas voir à voir si Tiroflant est si bête qu'il en a l'air !... »



« Eh ! l'artiste, viens-y donc un peu ici à m'écouter, j'ai quelque chose d'important à te dire dans le tuyau de l'oreille. »



« T'as bien compris pas... tu vas me l'faire ou « pied ». Alors, ça sera prêt demain matin sans faute, ben, j'viendrai l'chercher moi-même. Au revoir ! »



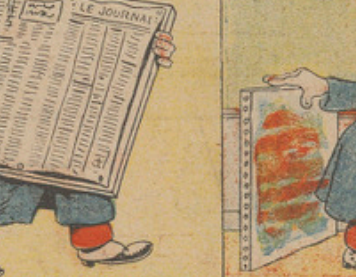
« T'as bien compris pas... tu vas me l'faire ou « pied ». Alors, ça sera prêt demain matin sans faute, ben, j'viendrai l'chercher moi-même. Au revoir ! »



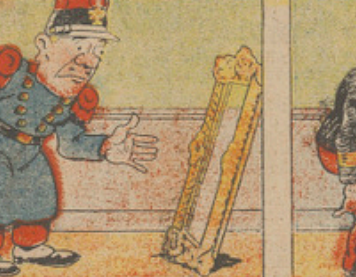
« La ! maintenant me v'la tranquille. L'portrait sera fait, l'colonel sera content et moi alors j'y demanderai en douce une petite permission. »



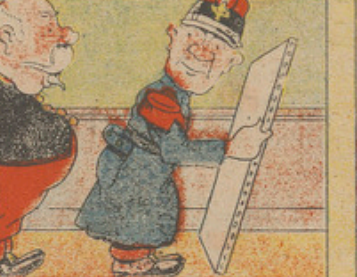
(Le lendemain matin). — Tiroflant. « Eh ben, c'est-y prêt ?... Le peintre. « Voilà, mon v'eur, comme tu me l'as dit, je l'ai fait en pied. Sur tout ne regardes pas la peinture, c'est si fragile qu'tu pourrais l'« ser... »



Tiroflant. « Ça, y a pas à dire, c'est un chouet type... Allou, dépêchons-nous d'aller faire voir l'portrait au colonel... pourvu qu'il soit bien ressemblant. »



« Tiens, y a personne chez l'colonel... j'vas attendre... Oh ! un cadre, j'vas y mettre le portrait devant... »



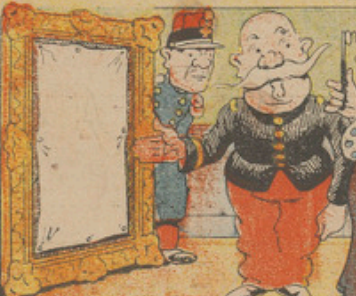
« Ah ! vous voilà, mon colonel, eh bien, vous savez, l'portrait il est fini, et il est ché, vous savez, et ressemblant, c'est le mieux que j'aie jamais fait !... j'vais vous montrer ça... »



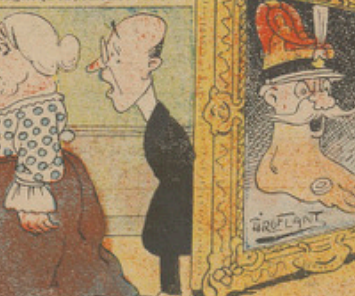
Le colonel. « Non pas maintenant, Tiroflant. Nous amèverons le voile qui le couvre, tout à l'heure lorsque M^{me} la colonelle et les personnes amies que j'ai invitées à déjeuner seront là. C'est une surprise... »



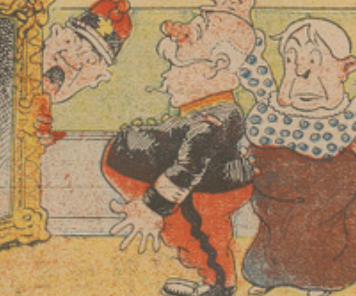
« T'as bien compris pas... tu vas me l'faire ou « pied ». Alors, ça sera prêt demain matin sans faute, ben, j'viendrai l'chercher moi-même. Au revoir ! »



(Un quart d'heure après. Les invités du colonel sont réunis dans le salon. Tiroflant, auprès de son œuvre... attend un signe du colonel pour soulever le voile qui la cache à leur admiration.)



Le colonel, d'un ton solennel. « Allons, Tiroflant, montrez-nous votre chef-d'œuvre... » (Theodore, d'un air, enlève avec précaution la toile qui recouvre le portrait. Horreur... trois fois horrible... un pied !... La colonelle s'évanouit, le colonel bondit, les invités rient, Tiroflant est ébahi... En voilà une surprise !)



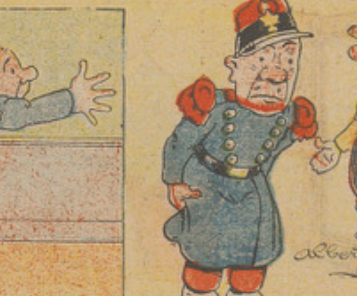
« ... Tiens... oh ! oh !... Une idée géniale vient de germer dans mon puissant cerveau !... Allons-y, si vas voir à voir si Tiroflant est si bête qu'il en a l'air !... »



« Ah ! vous voilà, mon colonel, eh bien, vous savez, l'portrait il est fini, et il est ché, vous savez, et ressemblant, c'est le mieux que j'aie jamais fait !... j'vais vous montrer ça... »



Le colonel, d'une voix terrible « Insolent, gredin... sortez-d'ici... » — Tiroflant. « Mais... mais... mon colonel, c'est pas d'ma faute... c'est vous qui m'avez dit d'vous faire en pied !... »



« T'as bien compris pas... tu vas me l'faire ou « pied ». Alors, ça sera prêt demain matin sans faute, ben, j'viendrai l'chercher moi-même. Au revoir ! »



« T'as bien compris pas... tu vas me l'faire ou « pied ». Alors, ça sera prêt demain matin sans faute, ben, j'viendrai l'chercher moi-même. Au revoir ! »

LE BON TRUC

Installé à la terrasse d'un café des boulevards, M. Godichon est en train de savourer sa demi-tasse tout en lisant son journal.

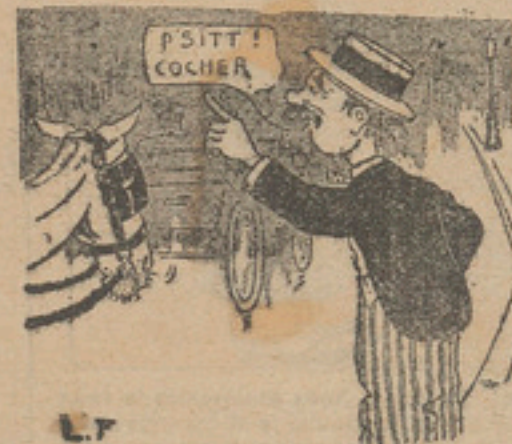
Soudain, à la quatrième page, l'annonce suivante attire son attention :

« Il a été trouvé avant-hier vers



trois heures, dans la rue Rambuteau, une superbe montre en or à remontoir et double boîtier. Prière de la réclamer à M. Roublardot, 14 ter, rue Guersant, qui la remettra à la personne à qui elle appartient. »

— Tiens, tiens !... ça ne serait pas si bête, se dit M. Godichon après avoir parcouru ces quelques lignes. Je peux très bien avoir eu une montre pareille et l'avoir perdue rue Rambuteau, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela ? Oui, c'est une idée, j'allais aller la réclamer. Et puis, qu'est-ce que je risque ? Rien,



absolument rien, j'ai perdu ma montre, j'ai vu l'annonce et je viens pour voir si c'est la mienne et la réclamer, c'est tout naturel ça ! Dame, si quelqu'un d'autre a eu la même idée que moi, et que la montre ait déjà trouvé un propriétaire, tant pis ! j'en serai pour ma course et ce sera tout.

Immédiatement, M. Godichon appelle le garçon, plie son journal et règle sa consommation.

— Rue Guersant, voyons, rue Guersant, c'est encore assez loin d'ici, ça doit être du côté des Ternes, cette rue-là, si je prenais une voiture ? Oui, c'est ça, je serai plus vite arrivé et j'aurai la chance d'être peut-être le premier pour réclamer la montre.

— Psitt ! cocher ! psitt !

M. Godichon hèle un taxi qui passe et s'y installe après avoir donné l'adresse à l'automédon.

Tout en roulant vers les Ternes, M. Godichon se dit : « Y a-t-il des gens bêtes tout de même ! Vrai, ce n'est pas moi qui mettrais une annonce si je venais à trouver quelque chose ! Non ! ce qu'il faut être poire ! »

Le fiacre roule toujours et arrive bientôt à destination. M. Godichon jette un coup d'œil sur le compteur qui marque 1 fr. 75 et règle le cocher, puis il s'engage dans le couloir d'une maison de modeste apparence.

— M. Roublardot, s. v. p. ?

— Au troisième à gauche, répond le concierge d'un air grincheux.

M. Godichon grimpe l'escalier et sonne à l'étage indiqué.

— M. Roublardot ? c'est bien ici, n'est-ce pas ?

— Mais oui, monsieur, donnez-vous donc la peine d'entrer.

Voilà, commence M. Godichon, un peu embarrassé : j'ai vu votre annonce, et je viens voir si la montre que vous avez trouvée avant-hier est bien celle que j'ai perdue rue Rambuteau ce jour-là.

— C'est bien avant-hier, jeudi, que vous avez perdu votre montre monsieur ? lui demande M. Roublardot.



— Oui, oui, c'est bien jeudi, je suis allé faire une course rue Rambuteau et c'est peu après que je me suis aperçu que j'avais perdu ma montre.

M. Roublardot prend une petite boîte dans un tiroir et en sort une jolie montre qu'il tend à M. Godichon.

— Est-ce bien celle-ci ? regardez-la.

M. Godichon fait semblant de regarder attentivement la montre et répond avec aplomb :

— Oui ! oui ! c'est bien ça ! Vraiment je suis on ne peut plus heureux ! Ah ! monsieur je croyais bien ne plus jamais la revoir, ma



pauvre montre ! Comment vous remercier, monsieur ! comment vous remercier ?

— Puisque c'est bien votre montre, monsieur, lui dit M. Roublardot, je suis heureux de pouvoir vous la rendre, mais croyez bien que ce n'est pas dans le but

d'obtenir une récompense que j'ai agi ainsi, non, la satisfaction du devoir accompli me suffit...

— Vraiment, je suis confus, moi qui justement voulais... interrompt M. Godichon, qui, voyant que Roublardot ne veut pas accepter de récompense, s'empresse de faire le généreux.

— Non, non, continue ce dernier, je n'accepterai pas de récompense, je vous prierai seulement, comme je ne suis pas très riche, de bien vouloir me rembourser le prix de l'annonce que j'ai fait mettre dans le journal et grâce à laquelle vous avez pu retrouver votre montre, c'est tout ce que j'accepterai.



M. Godichon, qui ne s'attendait pas à cela, fait au fond la grimace.

— Bah ! se dit-il, après tout, c'est au moins une montre de 300 francs, je peux bien payer les frais de l'annonce, elle ne m'aura pas encore coûté cher.

Et s'adressant à Roublardot : — Au fait, cher monsieur, ce n'est que juste, et que dois-je vous rembourser ?

— C'est quarante francs, répond l'autre d'un air aimable.

M. Godichon trouve que c'est un peu cher pour une annonce, mais il ne peut faire autrement que de



s'exécuter de bonne grâce. Il tend deux louis au monsieur et s'en va.

— Au revoir, cher monsieur, et encore une fois merci, vraiment je suis...

— Oh ! il n'y a pas de quoi, monsieur, au revoir, monsieur ! M. Godichon sort et M. Roublardot ferme la porte.

— Allons, allons, ça ne va pas trop mal, se dit-il, dès que M. Godichon est parti. Voilà la cinquième personne qui vient réclamer sa montre depuis ce matin, ça va bien, je crois que cette fois je l'ai trouvée le bon truc ! Va falloir que je rachète encore des montres !

Et Roublardot fait le calcul de sa petite opération : Voyons, quinze francs d'annonce, cinq montres à cent sous, ça fait, quarante francs ; il est venu cinq poires à quarante francs, ce



qui fait deux cents francs de bénéfice net ! C'est pas trop mal pour une première journée. Oui, cette fois, je l'ai trouvée le bon truc ! La publicité, il n'y a que ça !

En sortant de chez l'homme à l'annonce, M. Godichon examine sa montre.

— Oh ! mais, elle a l'air d'être presque toute neuve, sûrement elle a bien dû coûter au moins trois cents francs, j'ai fait un rude chopin ! Ce que c'est que d'être malin, tout de même ! Voilà une belle montre en or qui ne me coûte rien, ou presque rien !

« Tiens, au fait, c'est très facile de savoir ce qu'elle peut valoir.

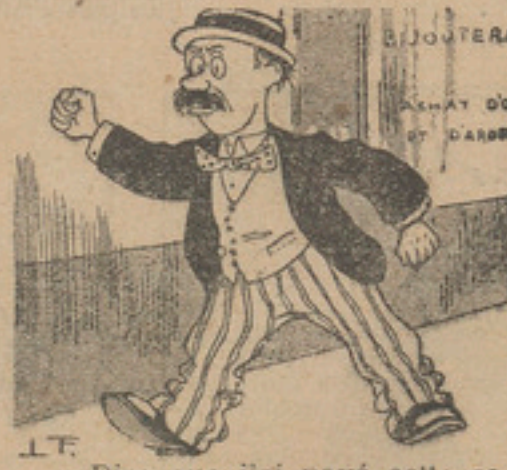


Et M. Godichon entre chez un bijoutier pour faire estimer sa montre.

— Mais, monsieur, ce n'est pas de l'or, lui dit le bijoutier.

— Comment ! pas de l'or ! vous avez dit pas de l'or, s'écrie M. Godichon suffoqué, en apprenant que c'était tout bonnement une montre en métal comme les camelots en vendent aux terrasses des cafés.

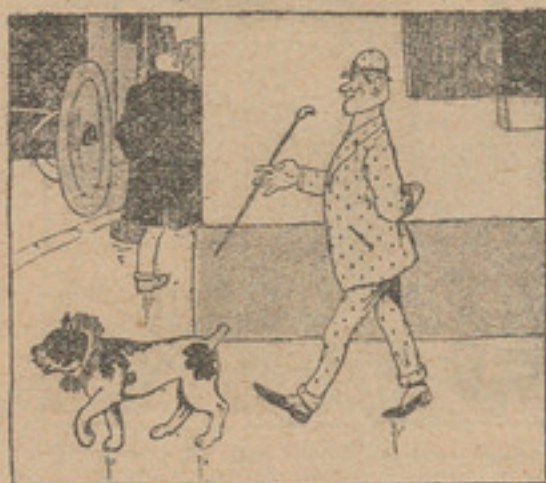
Ne pouvant réclamer son argent, ni rendre la montre puisqu'il avait affirmé que c'était bien la sienne, M. Godichon rentra chez lui furieux :



— Dire que j'ai payé cette saleté-là quarante francs, et que j'ai pris un fiacre par-dessus le marché, murmure-t-il. Non ! vraiment, je ne comprends pas qu'on laisse mettre de pareilles annonces dans les journaux pour escroquer les honnêtes gens !

TITL.

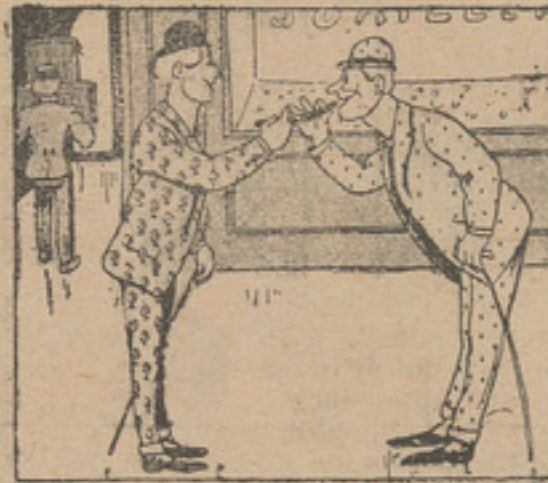
NE PARLEZ PAS SANS CONNAITRE VOTRE AUDITEUR



Gédéon des Escarilles est sur le point de faire un superbe mariage avec la fille d'un entrepreneur de pavage en caoutchouc nickelé qui possède une fortune rondelette et donne à ladite prétendue 900,000 francs de dot. Gédéon, qui n'a plus qu'un vieux cheval mécanique dans ses écuries et sa montre au clou, jubile d'aise. Aussi est-ce la mine joyeuse qu'il se rend chez sa fiancée.



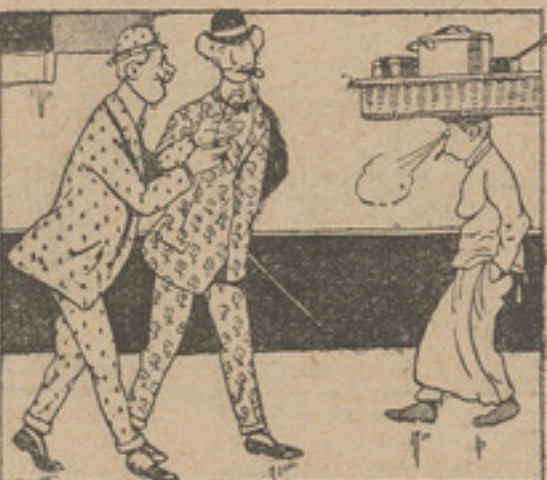
S'étant approprié quelques cigares qu'un ami avait laissés sur la table du café où il prend ses repas à l'œil, Gédéon en tire un de sa poche et n'ayant pas d'allumettes il s'approche d'un monsieur très bien et lui demande du feu. « Vous m'excuserez, je vais me marier et ma fiancée ne voulant pas que je fume je n'ai jamais d'allumettes sur moi ! »



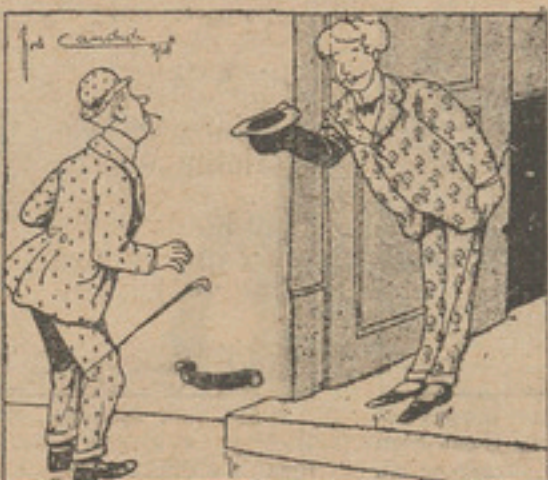
Là-dessus, le monsieur de répondre : « Il n'y a aucun mal à cela. — A me marier ? questionne Gédéon, vous êtes un blagueur, vous, à la bonne heure. » Et la glace étant fêlée, Gédéon et le monsieur continuèrent la conversation.



« Je vais par là... rue des Caraïbes... — Moi aussi ! — Faisons route ensemble. » Et tous deux fumant marchent côte à côte. « Alors, vous vous mariez ? — Hélas, oui !... mais, somme toute, c'est une bonne affaire... j'étais à fond de cale, plus un sou et j'épouse 900,000 francs, sans compter les espérances car le père est un vieux birbe d'entrepreneur qui va casser sa pipe incessamment.



— Fichtre ! — C'est certain. Il a une belle en mastic, le cerveau ramolli, sourd comme un vase de nuit... Quant à ma belle-mère, c'est une gourde !... une pochette de premier calibre !... elle ne rêve que blason !... comme sa fille devient vicomtesse en m'épousant je lui soutiendrai tout ce que je voudrais en faisant briller mon titre ! Il y a bien un frère... je ne l'ai jamais vu...



« Je sais qu'il s'occupe de peinture... un abruti, quoi ! qui ferait mieux de s'occuper de boulotter la galette de son père. Et ma fiancée... une guenon... laide à en faire baver un veau... seulement pour le prix on peut s'asseoir sur ses répulsions. » A ce moment Gédéon rentre dans la maison de ses futurs beaux-parents, le monsieur aussi. « Tiens, dit Gédéon, vous entrez dans la même maison que moi ? — Mais oui, mon cher, je suis le frère abruti de la guenon que vous n'épouserez pas. »

Choses et autres



UNE MONNAIE

PEU CONNUE

Certaines tribus nègres du centre de l'Afrique se servent comme monnaie de coquilles d'huîtres de différentes couleurs. En Afrique du Sud, les écailles de tortues remplacent avantageusement nos pièces d'argent.

Au Congo, les dents de singe, surtout les molaires des guenons (qui équivalent à une pièce d'or), sont très employées pour les échanges.

Dans le Pacifique, les dents de baleine sont monnaie très usitée.

En Chine, les premiers billets de banque étaient en peau de bête et même parfois en peau humaine.



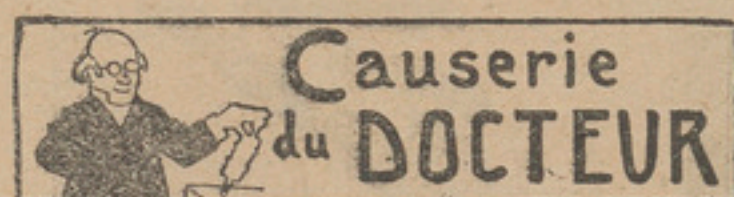
PLANTES CARNASSIÈRES

LE BAUME DE COQ

Le baume de coq attaque la chair des animaux à l'aide de ses racines, et la digère complètement.

M. Babinet a cité plusieurs exemples prouvant qu'il y a peu de plantes plus voraces et plus carnassières.

Un jour, il mit un pigeon mort au pied d'un baume et l'animal fut entièrement absorbé par la plante en quelques semaines.



Pour rester jeune.

La maréchale de Villeroi, arrivée à la vieillesse, s'écriait en voyant le ballon qui emportait le physicien Charles : « Ah ! mon Dieu ! quelle merveille ! ils en arriveront à trouver le secret de ne plus mourir ! mais il sera trop tard pour que j'en profite. » Cette grande dame poussait peut-être un peu loin l'enthousiasme et l'optimisme. Elle ressemblait en cela à Condorcet qui disait : « Il doit arriver un temps où la mort ne sera plus que l'effet d'accidents extraordinaires, ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales ; sans doute l'homme ne deviendra pas immortel, mais la distance entre le moment où il commence à vivre et l'époque commune de déclin accroîtra sans cesse.

Condorcet se berçait de douces illusions ; il ne prévoyait pas une époque comme la nôtre, où la lutte pour la vie deviendrait de plus en plus difficile et acharnée, et où la dépense des forces physiques et intellectuelles dépasserait les recettes organiques ; aujourd'hui, au contraire, avec nos mœurs, nos passions, nos misères, l'homme ne meurt pas, il se tue.

Cependant, il ne faut pas voir les choses trop en noir ; il nous est possible de réagir contre le torrent fiévreux qui nous entraîne, et la science nous donne un moyen pour l'endiguer ou pour lutter avantageusement contre le temps. Ce moyen mis à la disposition de tous, c'est l'hygiène, qui augmente les forces vitales et ralentit la consommation.

L'hydrothérapie doit tenir une place importante dans la lutte contre le temps. Les bains tièdes et les frictions sèches, tout en débarrassant les orifices des glandes sudoripares des poussières et dépôts de sels, donnent libre accès à la sueur et sont en même temps fortifiants.

Savoir respirer est encore une chose indispensable

pour avoir une bonne santé. Les mouvements respiratoires ne doivent être ni lents, ni accélérés, ni incomplets, mais réguliers, amples et profonds.

L'exercice physique facilite également les combustions organiques et évite le dépôt des produits toxiques, mais il doit être pratiqué avec modération et sans aucune atique.

Il est encore un point sur lequel nous devons attirer l'attention de nos lecteurs : c'est la fragilité du système nerveux. La cellule nerveuse dirige, par ses fils qu'on appelle nerfs, non seulement les différentes fonctions de l'organisme mais encore les mouvements volontaires et réflexes. De plus, l'amas des cellules nerveuses qu'on nomme cerveau est le siège des facultés intellectuelles, de la volonté, du jugement, de la pensée. Ces cellules sont exigeantes : elles veulent être rajeunies sans cesse par un sang épuré, et cette épuration se fait surtout pendant le sommeil. Si ce dernier vient à faire défaut, un épuisement nerveux s'ensuit, une débilité générale, un déclin rapide pendant lequel les années comptent double.

Il faut aussi mentionner les poisons que l'homme a inventés pour abrégier sa vie. En effet, l'esclave moderne qui oublie sa misère en roulant sous la table d'une taverne, le condamné qui fume avec rage en attendant l'heure, le viveur qui contemple le monde à travers le prisme doré d'une coupe de champagne, le Chinois lettré dont la pensée flotte sur le nuage bleuâtre de la fumée d'opium, le Turc sensuel dont une cuillerée de madjoun peuple les rêves de blanches heures, l'ambitieux déçu qui se console avec de la morphine, la jeune femme traitée à qui la seringue de Pravaz fait oublier l'infidèle, tous poursuivent par des voies différentes le même but : l'oubli des douleurs passées, présentes et futures, la substitution du sommeil ou du rêve aux petites et tristes réalités de la vie ; mais ils ne pensent pas qu'ils s'acheminent vers la mort.

Les conclusions thérapeutiques sont faciles à tirer de tout cet exposé : vie calme, alimentation saine et simple, pas d'excès de table et surtout pas d'alcools ; ménager son estomac, c'est ménager sa santé et par conséquent sa jeunesse.

Dr M. R.



POUR FAIRE AVALER UN MÉDICAMENT

Je ne connais personne qui ne fasse la grimace en avalant de l'huile de ricin ou de foie de morue.

Pour certains enfants c'est une véritable lutte à soutenir.

Voici donc quelques moyens à employer :

1° Passer dans le verre où l'on doit boire l'huile de ricin une cuillerée à café de cognac et la jeter, bien entendu. Se rincer la bouche avec le même liquide, boire l'huile en deux ou trois gorgées. Le palais n'en perçoit que vaguement le goût, l'alcool formant enveloppe.

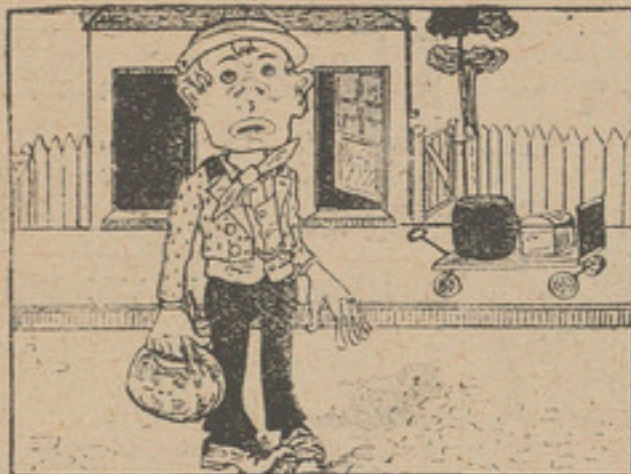
On peut en faire autant avec un jus de citron.

2° Pressez dans un verre le jus d'une orange, mettez votre huile de ricin, battez et avalez vivement.

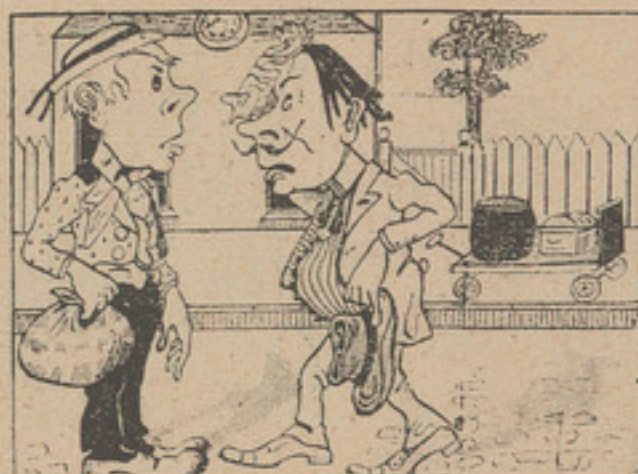
Je ne vous conseille pas de la boire avec du café, car ce moyen n'a pour résultat que de vous en dégoûter.

Quant à l'huile de foie de morue, on la boit très bien en ayant soin de sucer auparavant un bonbon à la menthe.

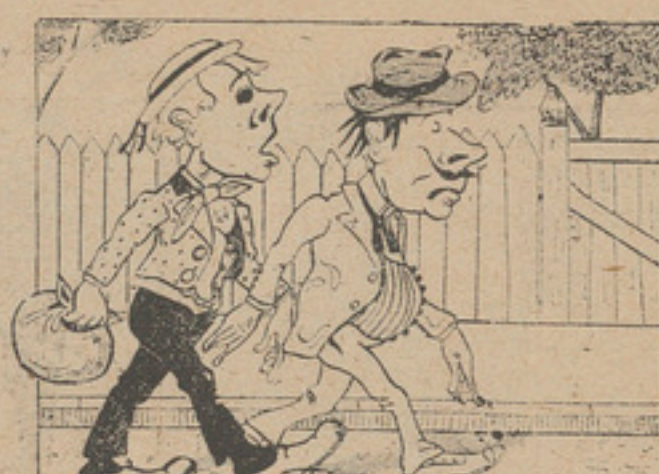
UN FIGURANT BIEN NATURE



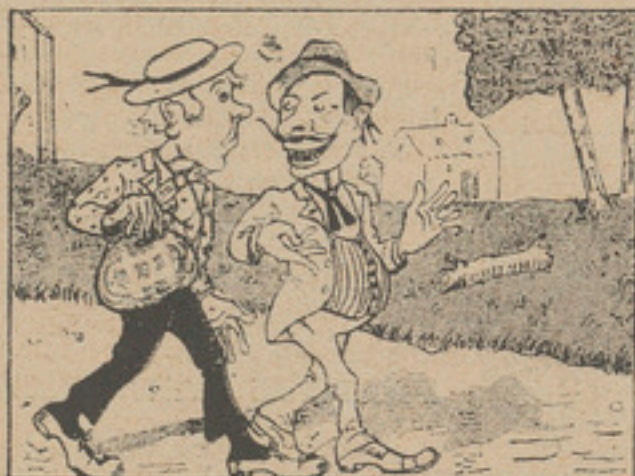
Polydor Delpot débarqua du train un beau jour à une petite gare près Vincennes, pour se rendre chez son cousin Truphème, établi laitier non loin de là, chez qui il devait entrer comme garçon livreur. Il était attendu, qu'un commis de son cousin et patron devait venir le chercher.



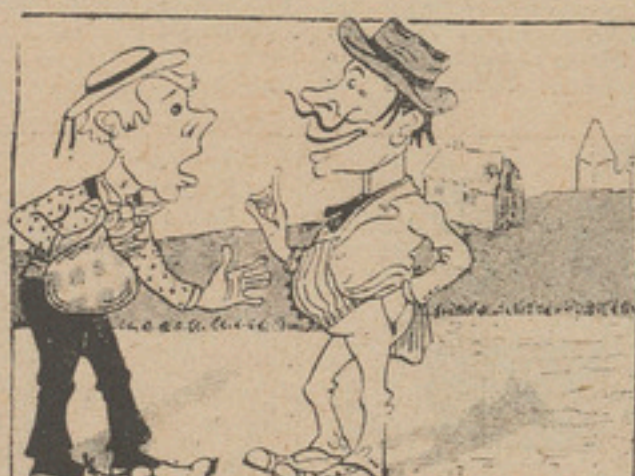
C'était son premier voyage, il n'avait jamais encore quitté les jupons de sa mère, aussi, c'est tout en larmes qu'il s'était jeté dans les bras de la mère Delpot. Au moment où il était plongé dans l'adieu de ses souvenirs, un Monsieur en nage et très essouffé l'aborda :



« Ah! c'est vous le paysan? pas trop tôt que je vous trouve. On nous attend, dépêchons-nous. C'est moi qui suis le metteur en scène. » Et il se mit en route, suivi de Delpot qui se disait : « Il est rien chic, l'commis d'mon cousin! ah! c'était lui l'metteur en scène, sans doute qu'il est sargé de baptiser le lait. »



« Savez-vous, dit le pseudo-commis, que vous vous êtes fait une tête de podzouille très réussie? C'est bien là le paysan naïf. Seulement, vous avez peut-être un peu trop exagéré l'air idiot, une autre fois forcez un peu moins le maquillage. » Polydor regardait son compagnon avec des yeux de veau voyant passer une pompe automobile, et il répondit, moitié figue, moitié raisin :



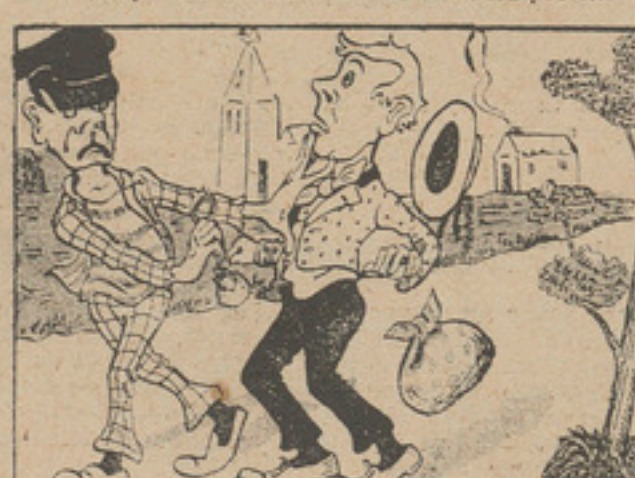
« Ma tite, Monsieur, ma tête, et tout comme l'bon Dieu y m'l'avions faite, et j'm'en étions ben trouvé jusqu'à c't'heure! — Ah! ah! très drôle, répliqua l'autre, jusqu'à l'accent qui est nature. Seulement, mon cher, inutile d'imiter le parler des croquants, vous n'aurez rien à dire, toute la scène est mimée. Nous voici arrivés, et je vois que tout le monde est à son poste... »



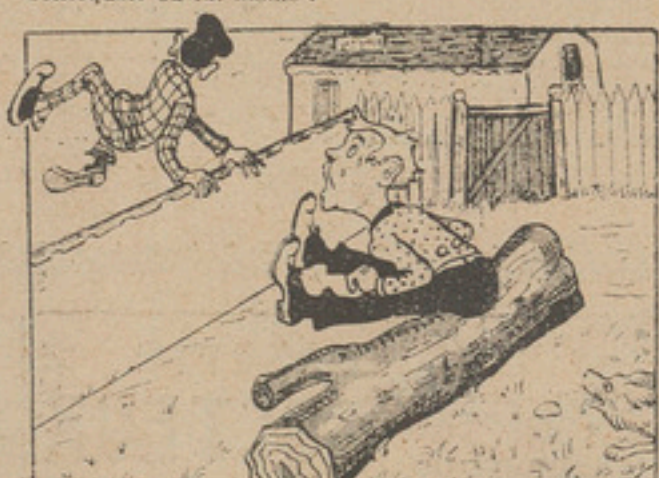
« ... A propos, vous savez ce que vous avez à faire, n'est-ce pas? C'est d'abord la scène de l'apache et la poursuite après. Je vais faire signe que l'on peut commencer. » Et il s'éloigna pendant que le brave paysan, qui n'avait pas compris un traître mot à ce qui lui était dit, regardait autour de lui d'un air abruti, et soliloquait en lui-même :



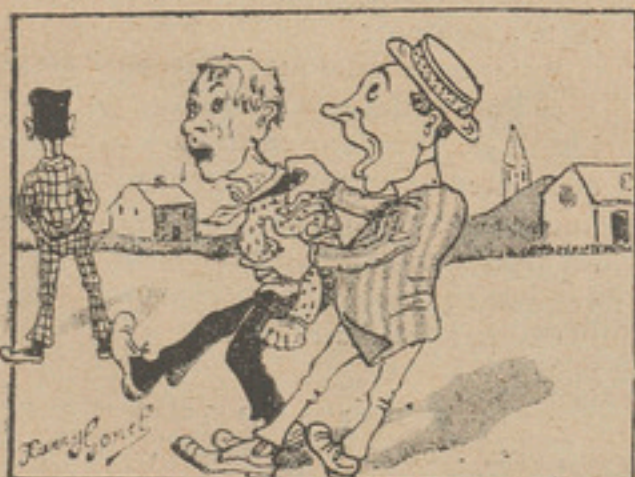
« J'comprends rien de rien! quoi, l'est-ce qu'y m'chante avec son apache? J'sommes qu'un paysan, mais j'avons lu des romans de Xavier de Monpépin et de Poinson d'Attirail, et j'avions ben qu'les apaches c'étaient des sauvages qu'étaient en Amérique et non pas dans les environs d'Vincennes. » Depuis un moment, un élégant gentilhomme à haute casquette...



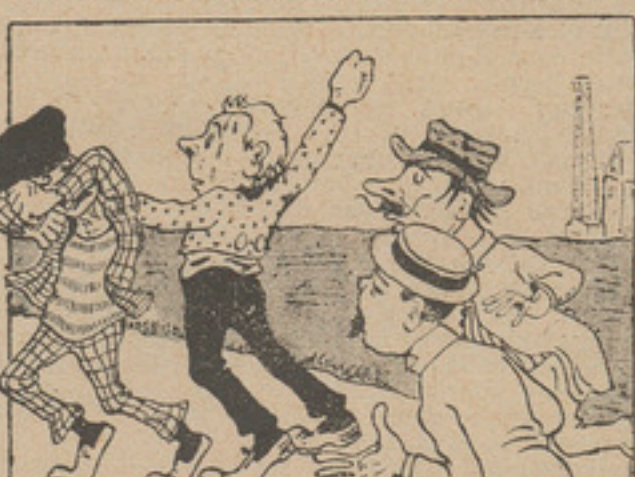
... richement vêtu d'un complet débraillé, qui depuis quelque temps rôdait autour de Polydor, bondit sur lui, lui arracha d'un geste rapide sa montre et sa chaîne et partit en une course effrénée. D'abord estomaqué, Polydor, chez qui l'instinct de la propriété était très développé, poussa un cri de colère et bondit comme un furieux à la poursuite de son agresseur.



Derrière lui, il franchit haies et ruisseaux, grimpa des monticules. A tue-tête, il s'époumonnait en vain à crier : « Arrêtez-le! » l'apache n'en continuait que de plus belle. Il passa par-dessus un mur, et Polydor fit la même chose que lui, puis fila vertigineusement dans la plaine. A ce moment, un strident coup de sifflet déchira les airs...



... immédiatement le voleur s'arrêta, et Delpot, redoublant d'efforts, allait mettre la main au collet du bandit, quand une poigne vigoureuse l'arrêta net, en même temps qu'une voix coléreuse lui criait : « Arrêtez-vous donc, imbécile, vous n'avez donc pas entendu le signal d'arrêt pour le changement du clichetage? »



Pendant qu'il se débattait, croyant avoir affaire à un nouvel apache, un autre coup de sifflet se fit entendre, et le ravisseur de sa montre repartit comme un dératé pendant que Polydor, enfin lâché par celui qui l'avait retenu, continuait sa poursuite. Alors, sa rage décuplant ses forces, en quelques foulées il sauta sur son voleur et commença sur lui un sérieux passage à tabac...



... mais dix bras vigoureux le retirèrent de dessus sa victime, pendant que le metteur en scène du cinématographe pour lequel il avait posé sans le savoir lui disait : « Très bien, mon garçon, vous avez mis beaucoup d'action, cela fera une scène bien vécue. » Et il lui glissa dans la main deux pièces de cent sous pendant que l'apache lui remettait sa montre, et toute la bande des figurants s'en alla, laissant Polydor Delpot de plus en plus ahuri.

ANECDOTES

Le tailleur et l'artiste.

Un tailleur, pressé d'argent, se décide enfin à écrire à un certain artiste son client dont la note est depuis longtemps en souffrance.

Il prend la plume et rédige de sa plus belle écriture une lettre ainsi conçue :

« Cher Monsieur,



« Voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de m'envoyer le montant de votre note ?

« Agréer, etc... »

Le lendemain, il recevait le billet suivant :

« Mon cher ami,

« Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre.

« Le montant de ma note est exactement de 563 francs 75 centimes.

Cordialement à vous... »

Payement en nature.

Il y a quelques années, une célèbre cantatrice, Mlle Zélie fit une tournée professionnelle dans le monde et donna un concert aux îles de la Société.



En échange d'un air de La Norma et de quelques autres morceaux elle devait recevoir un tiers des recettes. Celles-ci comptées, sa part se trouva consister en trois porcs, vingt-trois coqs d'Inde, quarante-quatre poulets, cinq mille cocos, sans parler d'une quantité considérable de bananes, de citrons et d'oranges; cette quantité de viande et de fruits, por-



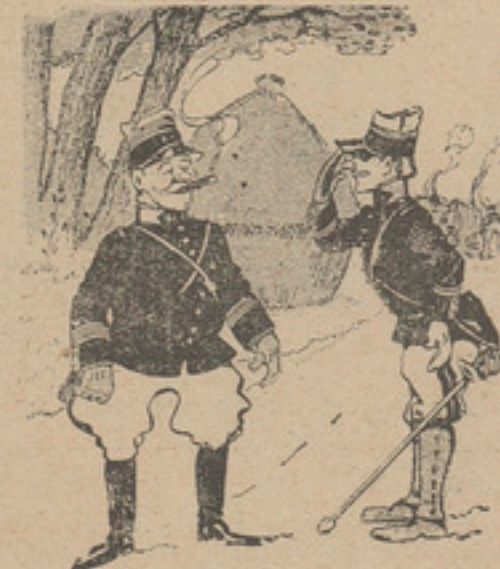
— Je crois que nous ferions bien d'aller chercher de la benzine pour le détacher..



— Bougre de pompier, venez donc voir d'ici la touche que vous avez !



— J'avais autrefois un chien qui était plus grand que moi...
— Mazette !... de quelle race donc ?...
— Oui, mais il faut vous dire : j'avais quatre ans à l'époque.



— Alors, lieutenant, c'est vous qui remplacez votre capitaine qui est malade ? En êtes-vous content ?
— Pas tant que son cheval, mon commandant.

ANECDOTES

tée sur le carreau des Halles à Paris, eût rapporté à la prima donna la jolie somme de 4,000 francs, ce qui était bien raisonnable pour 5 chansons. Mais aux îles de la Société la monnaie est rare, et dans l'impossibilité de consommer elle-même une portion tant soit peu considérable de sa recette, Mlle Zélie se vit forcée de nourrir ses porcs et sa volaille avec ses cocos et ses bananes.

On peut se tromper

Un jour, un élève du grand médecin aliéniste français, Jean Esquirol, lui demanda :

— Maître, indiquez-moi comment on peut vraiment distinguer la raison de la folie ?

Pour toute réponse, Esquirol invitait son disciple à déjeuner pour le lendemain; ainsi que deux autres personnages; l'un correct dans sa tenue et parfait dans son langage, l'autre exubérant, plein de lui-même et sûr de son avenir.



En prenant congé de son disciple, ce dernier rappela au maître sa question de la veille.

— Prononcez vous-même, lui dit Esquirol, vous venez de déjeuner avec un fou et un sage ?

— Oh ! mais c'est facile à deviner; le sage c'est cet homme si distingué, si réservé; quant à l'autre, quel étourdi ! quel casse-tête ! Il est vraiment à enfermer.

— Eh bien, répliqua Esquirol, vous vous trompez; celui que vous prenez pour un sage se croit le bon Dieu; il met dans son attitude la réserve et la dignité qui conviennent à son rôle; c'est un pensionnaire de Charenton.

« Quant au jeune homme que vous prenez pour un fou, c'est l'un des plus grands écrivains français, M. Honoré de Balzac



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 9.

ENIGME. — Ail
CHARADE. — Brigantin
CASSE-TÊTE. — Yvon, Adélaïde.
LOGOGRIPE. — Tête, têter, tétard.
MOTS CACHÉS. — Bâle, Genève, Fribourg.

UN PEU D'HISTOIRE. — Fontenelle.
1^{er} CALEMBOUR. — Les affronts s'essuient avant d'être lavés et les assiettes se lavent avant d'être essuyées.

2^e CALEMBOUR. — Quand le fermier n'y est pas et que le chien est à l'attache.

REBUS. — Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Enigme.

Ma légèreté proverbiale est devenue.
Ma chaleur, personne ne pourra la [dénier].
J'habille une espèce qui, sans moi, [serait nue].
Et chacun aujourd'hui doit savoir me [manier]

Charade.

Mon premier, la France n'en veut plus.
Mon second est un pronom personnel.
Mon troisième est vilain.
Mon tout est un joli petit oiseau

Casse-tête.

(Dans ces lettres, trouver deux prénoms.)

a d e e e i l s v y

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : j'intrigue les astro-
[nomes].
Ajoutez-m'en deux : je fais couler le sang [français].
Ajoutez-m'en trois : je suis l'orgueil de [l'Angleterre].

Mots carrés.

1. Se porte à la fin d'un banquet
2. Sert à faire des paniers
3. N'est pas doux.
4. Se met en cage.
5. Rivière d'Angleterre se réunissant à [l'Ouse].

Un peu d'histoire.

De quel futur grand orateur sacré Voiture dit un soir : « Je n'ai jamais vu prêcher de si bonne heure ni si tard »

Calembours.

— Est-il possible de mettre le ciel en [en cage] ?
— Qu'entend-on par une rivière aux [eaux dormantes] ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

REBUS



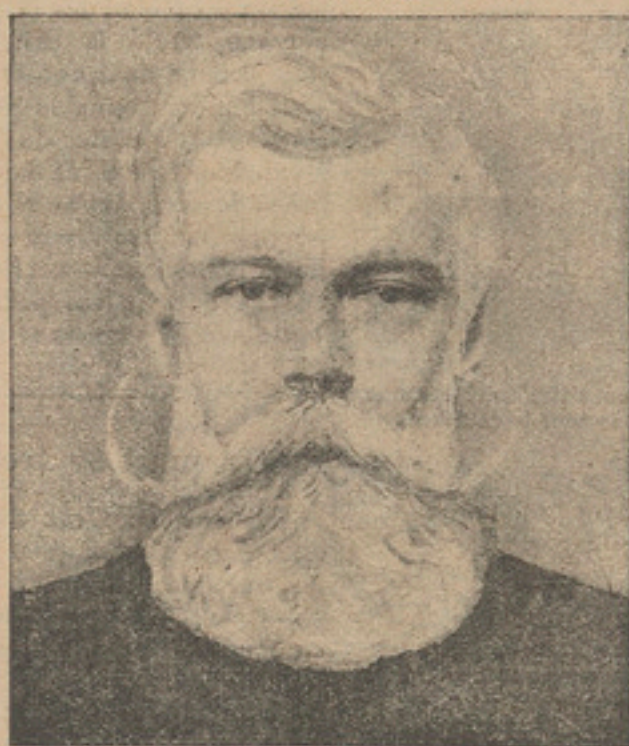
(Solution dans le prochain numéro.)

PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES
LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

10^e ET DERNIÈRE SÉRIE



N° 28



N° 29

Pour les conditions, voir le Numéro 1.



N° 30

Dans le numéro 12 nous publierons les solutions de cet intéressant concours.

En regard de la véritable photographie nous placerons la reproduction de la tête grimée de chaque personnage. Tout le monde pourra se rendre compte ainsi de la loyauté de notre concours.

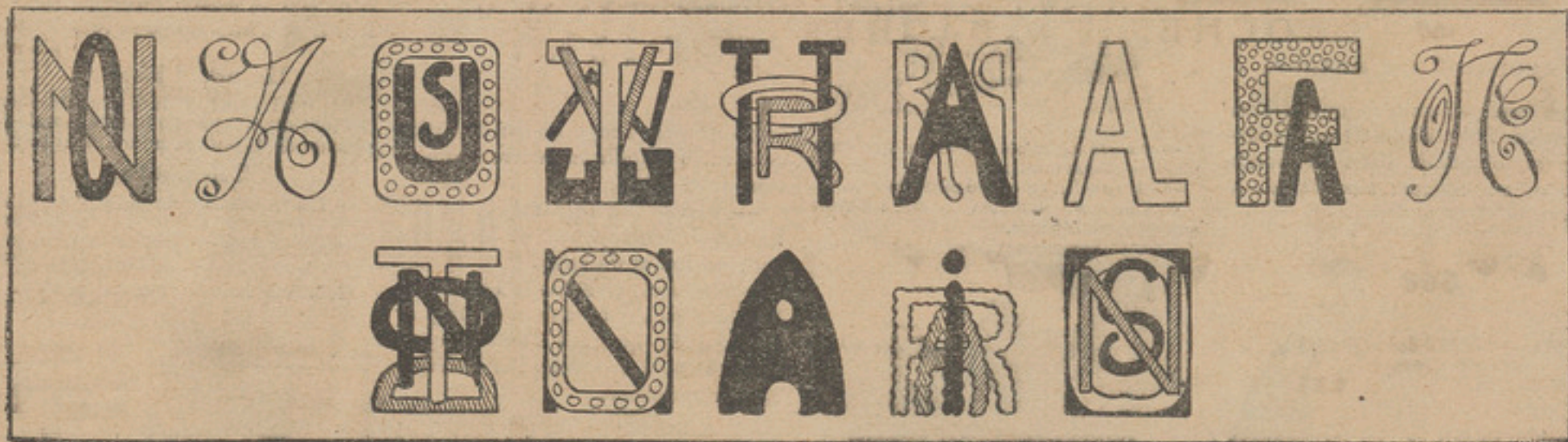
AVIS

Les concurrents sont priés d'adresser le résultat à M. l'Administrateur de L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris X^e, jusqu'au 20 Juin au plus tard.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les Jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMME

10^e ET DERNIÈRE SÉRIE



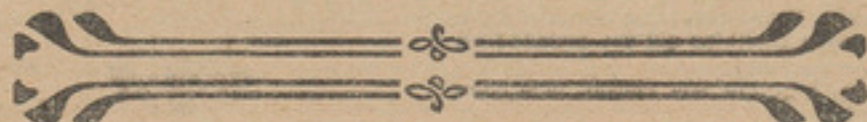
Pour les conditions voir le Numéro 1.

Dans le numéro 12 sera publiée la solution de ce concours.

AVIS

Les concurrents sont priés d'adresser le résultat, en indiquant leur âge, à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris X^e, jusqu'au 20 Juin au plus tard.

BON A DÉTACHER N° 10
 Les reconnaissez-vous ?...



BON A DÉTACHER N° 10
 Texte en monogrammes.

UN S

U

Oxyde
 riche, mo
 extrême



Montre dan
 Ad

POU



N° 166. —
 Prix fr.



N° 311. Cha
 N° 317. Or
 N° 307. Marq
 AVIS. — I
 Mo
 Adresser les

UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre

REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de 22 fr. 50, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les 15 francs restants sont perçus à raison de 1 fr. 50 par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.



Montre dame, 10 rubis.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e).

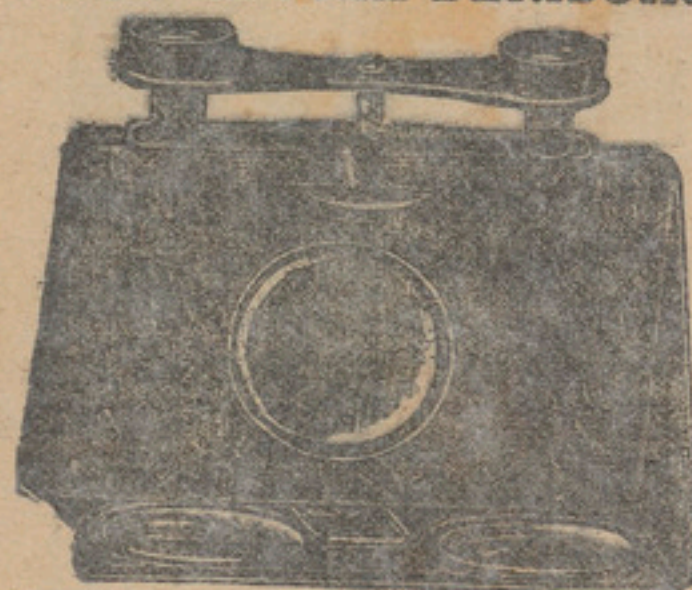
POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO

UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)



BROCHES ET BAGUES



No 366. — BROCHE dorée et oxydée, gravure japonaise.
Prix franco..... 1.25



No 371. — BROCHE or doublé, finement travaillée.
Prix franco..... 3. »



No 376. — BROCHE titre supérieur, no branchage.
Prix franco..... 5.50



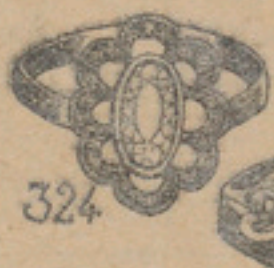
No 311. Chaînette, argent, 7 turquoises. Franco. 2.50 (No 312. Or sur argent, 1 émeraude et roses. Franco. 7. »)



No 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses... — 3.25 (No 318. Titre supérieur, tête de lion, mat. — 9.50)



No 307. Marquise, titre supér., 4 pierres. — 5.25 (No 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis. — 10. »)



AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant 1 franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en écorin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

A CRÉDIT

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des conditions exceptionnellement avantageuses.

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1^o UNE CARABINE à air comprimé, de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue; elle se charge à volonté à balle ou à flèche; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut;

2^o UNE BOITE contenant 1,000 balles;

3^o UNE POCHETTE contenant 12 flèches;

4^o 100 CARTONS-CIBLES;

5^o UN MODE D'EMPLOI;

6^o UNE CAISSE bois pour l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de 7 fr. 50 en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de 1 franc.

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départ.

Une carabine == Pour 17 fr. 50
1,000 balles ==
12 flèches ==
100 cartons-cibles ==

A CREDIT

Adresser les Commandes à

M. OFFENSTADT

Directeur,

3, rue de Rocroy

PARIS (X^e)

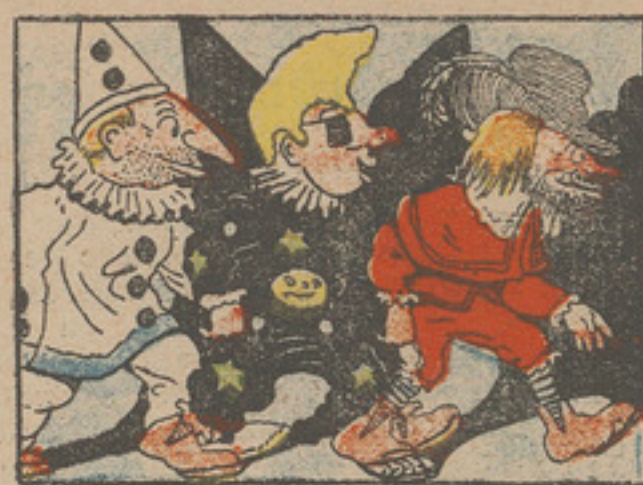
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



Aya et réussi à s'évader du violon où ils étaient en armés, en empruntant les frusques de trois pochards qui se trouvaient également sous les verrous, Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient venus se réfugier dans un bouchon tenu par un ancien agent de la Sûreté, où se réunissaient généralement les escarpes et les filous de toutes sortes. « C'est pas l'tout, dit Croquignol, on peut tout d'même pas s'balader avec ces nipp's-là sur le dos l'mardi gras est passé! »



A ce moment, le patron, qui était aux petits soins pour tous ses clients et qui leur indiquait volontiers un coup à faire, s'approcha du groupe: « Dites donc, vous autres, je connais de l'ouvrage pas loin d'ici, et justement si vous avez besoin de remonter votre garde-robe, c'est l'moment. » Et il indiqua complaisamment à la bande l'adresse d'un particulier qui devait être absent de chez lui depuis la veille.



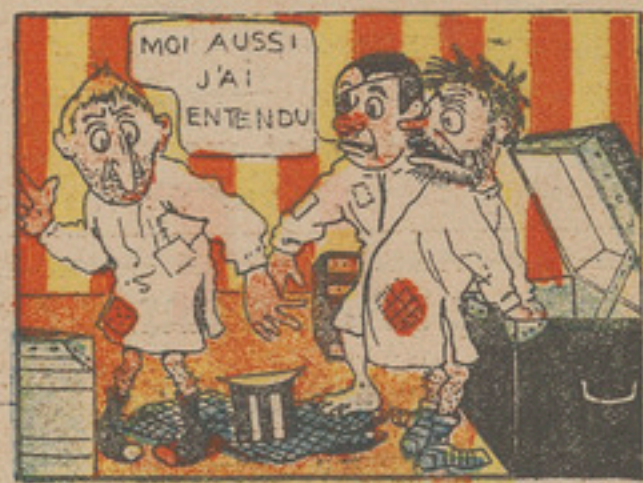
Ne pouvant, sans risquer de se faire remarquer et peut-être reconnaître, sortir en plein jour dans leurs accoutrements caraavalesques, les trois amis attendirent la tombée de la nuit pour se rendre à l'adresse indiquée par le patron. Rasant les murs, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se dirigèrent donc, lorsqu'il fit noir, vers la demeure du particulier recommandé à leurs bons soins par le bistrot.



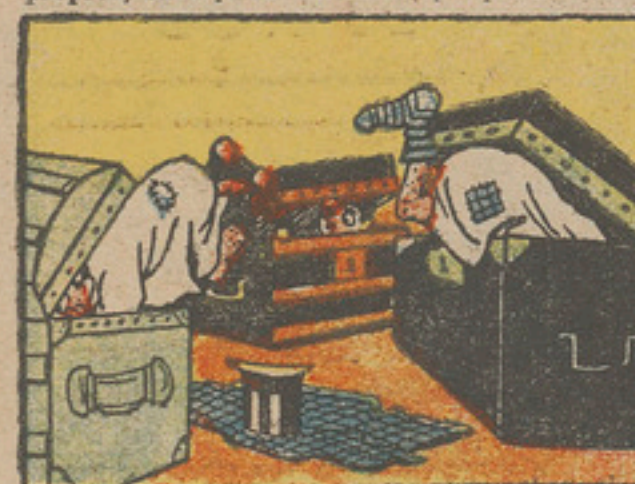
Briser un carreau et ouvrir une fenêtre du rez-de-chaussée fut pour Filochard l'affaire d'un instant, et tous trois pénétrèrent dans la maison: « N'en v'là une boîte, remarqua Croquignol, y a même pas d'paillasson pour s'essuyer les pieds en entrant! Heureusement qu'on a les pieds propres, sans ça on salirait le parquet. »



Dans la première pièce qu'ils visitèrent, Croquignol, Ribouldingue et Filochard trouvèrent trois grandes malles remplies d'effets. « Vrai, on n'a que l'embarras du choix! » s'écria Filochard. Immédiatement les trois visiteurs se déshabillèrent et sortirent tous les vêtements qui se trouvaient dans les malles afin de faire leur choix.



Soudain un léger bruit se fit entendre à la porte d'entrée: « Chut! écoutez! v'là du monde! t'as pas entendu, toi, Ribouldingue? dit Croquignol en crissant l'oreille. — Mais si, il me semble bien qu'on ouvre la porte, répondit Ribouldingue, peu rassuré. — Oui, ajouta Filochard, ça y est: l'borges qui rentre! Vite cachons-nous! »



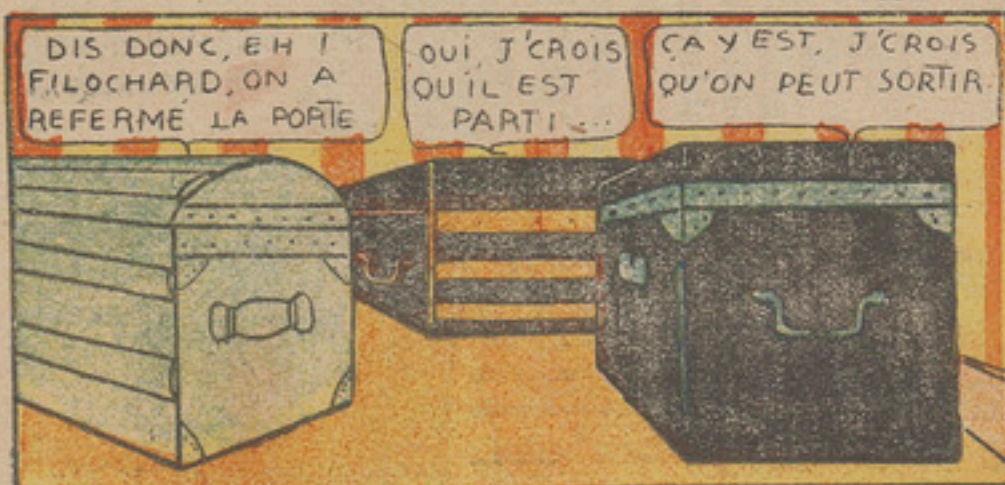
Comme un seul homme, les trois associés disparurent au fond des malles avec une rapidité surprenante, et le silence le plus complet régna bientôt dans la pièce. Au même moment, la porte s'ouvrit tout doucement, tout doucement.



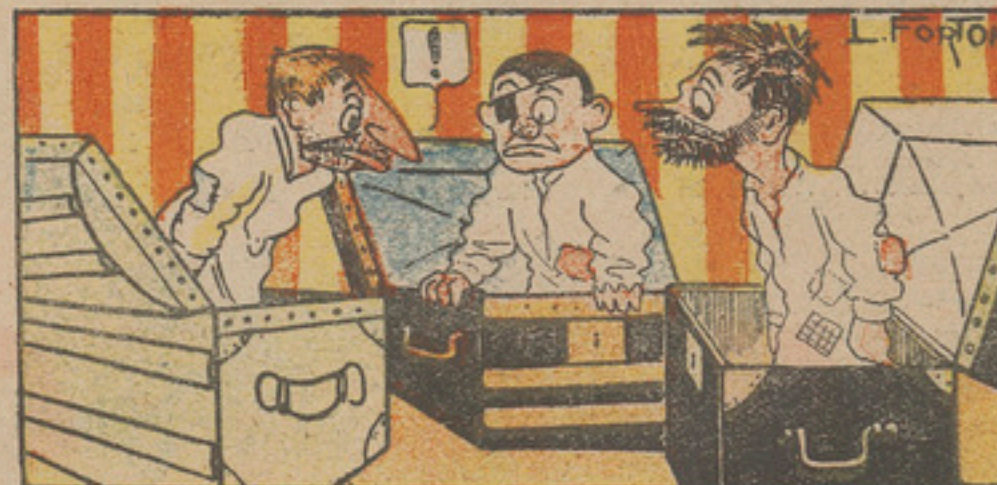
Puis une tête apparut. Ayant jeté un coup d'œil scrutateur, l'individu s'avancé doucement et, avec l'habileté et la rapidité d'un homme qui connaît son métier, le nouveau venu débarrassa tous les objets et bibelots de valeur qui encombraient l'appartement.



Puis, il ramassa tous les vêtements qu'il avait trouvés éparpillés à côté des malles, il en fit soigneusement un ballot et disparut, aussi tranquillement qu'il était entré, en homme bien élevé, sans oublier de fermer la porte derrière lui.



N'entendant plus rien, les trois amis qui dans leurs malles se faisaient des cheveux avaient hâte de sortir de leur peu confortables retraites, pour terminer au plus vite leur petite opération et filer illico. Prudemment ils soulevèrent d'abord le couvercle des malles et, s'étant assuré que le mystérieux visiteur était reparti, ils sortirent de leur cachette.



Mais à peine eurent-ils jeté un coup d'œil dans la pièce qu'ils s'aperçurent non sans stupéfaction que les vêtements contenus dans les malles avaient disparu et que les leurs avaient pris le même chemin! Elle était raide, celle-là, par exemple! Etre obligé de s'en retourner en bannières! ah! pour un sale coup, ça c'était un sale coup! et cette fois les Pieds-Nickelés n'avaient pas eu de chance. Ils n'étaient pourtant pas au bout de leurs peines! (A suivre.)